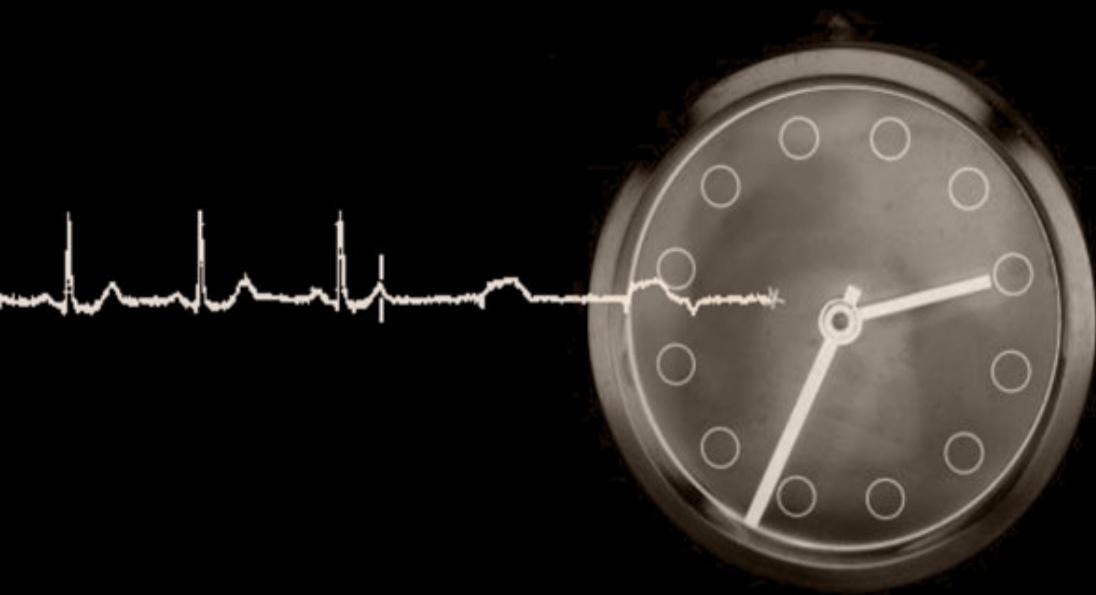


TOCANTE

Un Cadeau Empoisonné

Théâtre



Une comédie de Pouhiou

TOCANTE

Un Cadeau Empoisonné

Pièce, Bonus et cadeau à part.

Au clavier : Pouhiou

Ce qui n'aurait pas été possible sans l'aide, le soutien et le regard bienveillant de Greebo.

I blame him.



Version 2,1
CCO Pouhiou – 2007 - 2012

www.pouhiou.com

Note du Pouhiou : J'ai élevé cette œuvre dans le domaine public volontaire. Ayant renoncé à mes droits, tu es donc libre de toute reproduction, diffusion, adaptation, édition, publication, transposition, exploitation et même trahisons.

Plus d'informations sur :

<http://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/deed.fr>

Toutes les photos sont CC-BY Noëlle Ballestrero, retrouve son travail sur www.noelle-ballestrero.com

Tocante

Un Cadeau Empoisonné

La pièce

C'est la première version de la pièce.

Le texte originel.

Au fur et à mesure qu'il a rencontré le public, il s'est affiné. Tu trouveras dans les bonus des répliques coupées, sacrifiées sur l'autel du rythme dramatique. Greebo appelle ça « tailler le gras ».

Toute une scénographie à été pensée lors de l'écriture de cette pièce. Le décor et son évolution fait partie intégrante du texte. Il est le reflet de l'état d'Oscar.

Une autre version de la pièce, conçue pour le théâtre à domicile, à été allégé de cet aspect là du texte. Tu trouveras ce « Cadeau à Part » dans les bonus.

Pouhiou

Premier tableau : Incipit

Incipit d'Oscar

Le Public s'installe en musique : « Sweet Dreams » de Eurythmics. Elle s'arrête à l'ouverture du rideau.

Un salon de célibataire est figuré par des meubles, au milieu d'un fond noir. La porte d'entrée est en coulisse, à jardin, les autres pièces (cuisine, chambre, salle de bains) sont en les coulisses à cour. Au centre, un tapis, un fauteuil, une table basse. Coté jardin, un cadre suspendu sur le quatrième mur simule un miroir.

Oscar entre par jardin, l'oreille collée à son portable. Tout en parlant, il dépose ses clés.

Il est vêtu d'un costume-cravate noir.

Il semble fatigué, las.

OSCAR :

Non, non... ça va. Oui, ça va aller. Oui, je comprends, mais ce soir je préfère être seul. Écoute ma chérie, tu as déjà été là pour aller chercher les cendres, pour l'inhumation... tu m'as tenu la main pendant tout le week-end, toi aussi tu peux prendre un peu de repos, non ?

Pause. Longue. De l'autre bout du fil, elle le gonfle.

Mais non, je vais pas faire de bêtises. Mais non, je vais pas me morfondre. Mais non, je vais pas... Mais non, je...

Il se lâche.

Mais puisque je te dis que ça va ! Je viens d'enterrer mes parents, c'est pas la mort... la fin du monde, merde ! De toutes façons on se voit demain.

Là, on sent franchement qu'elle lui porte sur les nerfs.

Oui, à demain ! Oui... moi aussi, je t'aime !

À priori, elle essaie de relancer la conversation. Il regarde le téléphone, exaspéré, puis d'un coup le raccroche. Il souffle.

Enfin, des fois, je me demande...

Il enlève enfin ses chaussures, desserre sa cravate. Il pose son cul dans le canapé, dans un soupir. Se pince la peau, entre les sourcils, pendant que ces derniers jours défilent derrière ses paupières, vitesse grand v.

Puis d'un coup, il se relève, et va se voir dans le miroir, un cadre vide, coté jardin.

Ben ça y est mon gars, tes parents sont morts. Maintenant c'est officiel : t'es tout seul.

Là, il tire un store qui remplit le cadre du miroir. Ce store représente une photo de lui dans la position qu'il avait, trompant l'œil et cachant l'acteur. Au même moment, les lumières changent.

Incipit du Reflet

Le Reflet d'Oscar sort de derrière la photo et regarde attentivement le public.

LE REFLET :

Avec un sourire tendre, complice :

C'est tout moi, ça... Je parle, je parle, je vis ma vie et j'en oublie mes manières. Je m'appelle Oscar. Oui, mes parents m'ont donné le nom d'une statuette... Vous savez, la statuette dorée que des starlettes serrent en pleurant des larmes de crocodile... Pendant que des producteurs se frottent les mains. Oscar... Quand je croise un enfant et qu'il entend mon prénom, ça manque pas : « oh ! T'es le

mézant dans le Roi Lion ! »... « Mais euh, d'abord c'est même pas vrai : le méchant du Roi Lion il s'appelle Scar, et pas Oscar ! Aha ! »... Mais va leur expliquer, à eux, que mes parents connaissent Dorian Gray mais pas le Roi Lion.

Mais pour être tout à fait honnête, je ne suis pas vraiment Oscar. Je suis son Reflet.

Vous savez, cette personne dans le miroir qu'on ne regarde jamais droit dans les yeux. Celui qui, derrière la glace, cogne et hurle, mais que l'on n'entend pas. Qu'on n'écoute pas. Oh, bien sûr, certains d'entre vous croient qu'on peut nous entendre si on a un divan, un vieux barbu dans son fauteuil et un chèque pour sceller la séance... Mon cul.

Oscar, c'est ce jeune homme qui fait tout pour paraître normal. Et il se donne du mal, le bougre. Il a un travail pas trop absurde, un apart pas trop mal rangé, une petite amie ni trop moche, ni trop conne... quoique... Et puis surtout : il sait toutes les phrases qu'il faut dire pour être bien poli aux yeux des gens...

À une personne du public :

Bonjour, Mme Marquet, alors comment ça va votre hanche ?

À une autre, concerné :

Et les enfants ? Ah ben oui, hein, à cet âge c'est du soucis...

Encore une autre, l'air passionné :

Ah ?... Et comme ça vous avez pu le déduire des impôts ? Pas mal...

Une dernière, béat d'admiration feinte :

J'adore vos rideaux !

Il reprend.

Et moi quand j'entends tout ça, je ris.

Imitant Le Oscar social.

« Il vaut mieux en rire que d'en pleurer, non ? »

Mais grand dadais ! Ça fait trois jours que j'essaie de te prévenir...

Et toi qu'est-ce que tu fais ? Tu me regardes tes premières rides ? Mais depuis le début cette histoire elle sent mauvais !

Que je vous explique :

Il y a trois jours, il, enfin... nous, enfin... je suis allé chercher mes parents à l'aéroport.

Dans un sac.

Deux urnes. Des cendres.

Mes parents étaient aux philippines, sur les traces de leur lune de miel, pour leurs trente ans de mariage. Oh, le monsieur de l'ambassade m'a bien dit ce qui s'était passé... Ils se promenaient, la nuit, sur la plage, et ils se sont fait piquer par un escargot de mer.

Et bien, oui : aux philippines, le bulot, ça tue. Le conus géographus, que ça s'appelle. L'animal qui produit le meilleur poison au monde... Eh ben il a fallu qu'il pique chacun de mes parents, et chacun au poignet s'il vous plaît. Ne me demandez pas ce que mes parents faisaient, la nuit, allongés, sur la plage, je veux même pas l'imaginer.

...

C'est quand même une mort à la con, hein...

Tué par le mollusque le plus dangereux du monde.

Et quand je me suis vu, à l'aéroport, en train de fixer le contenu de ce sac, ces deux urnes qui ressemblent à des shaker modèle familial, j'ai ri. Super Limace a transformé mes parents en deux grands milk shakes à la cendre.

Je sais qu'ils auraient voulu que je les éparpille du haut d'une falaise, ou au dessus d'un lac, ou une connerie comme ça...

Je m'en fous. Aujourd'hui, je les ai rangé dans une boîte au cimetière.

J'ai eu ma revanche.

Fallait pas m'appeler Oscar.

Enfin, ma maigre victoire n'a été que de courte durée... Car même dans la mort, mes parents ont tout calculé pour bien me faire chier. Je vous ai déjà dit que ça sentait mauvais ?

Vous allez voir, ça se passe trois jours après l'enterrement.

La porte sonne...

Il lève le doigt et, en effet, la sonnette retenti.

C'est le facteur !

Il retourne derrière le cadre, replie l'image, et reprends sa vie pendant que le facteur fait un concerto en interphone majeur. Les lumières reviennent à la normale.



Deuxième Tableau : Choc, Déni

Choc, Déni d'Oscar

Il se change rapidement comme un de ces matins où le réveil ne s'est pas fait entendre...

OSCAR :

Une minute. Une minute, putain !!!

Il va à l'interphone.

Oui ? OK, je vous ouvre...

Il sort à jardin.

LE FACTEUR :

Entre, un colis entre les mains.

Eh bonjour jeune homme... Oh ! On est po du matin, hein ? Madame Marquet m'a dit pour vos parents... C'est toujours les meilleurs qui partent en premiers.

OSCAR :

En aparté.

Visiblement, oui.

LE FACTEUR :

Bon ! Ben v'la quelque chose qui va vous redonner l'sourire. Un ptit colis qui vous vient direct des philippines. C'est qu'y'a du monde qui pense à vous même à l'aut' bout du globe. Si vous voulez bien signer là...

OSCAR :

Signant, d'une voix blanche.

Des Philippines ?

LE FACTEUR :

Ben vous avez pas l'air dans votre assiette dites donc. Eh, faites vous porter pâle. Comme je dis toujours : un jour de repos, c'est pas de l'abus, c'est de l'entraînement pour la retraite ! Allez, bonne journée mon gars.

Oscar regarde le facteur sortir, le colis dans les mains. Avec la précaution d'un démineur, il le pose sur la table basse et s'assoit dans le canapé. Comme dans un rêve, il tâtonne pour attraper son téléphone et compose un numéro.

OSCAR :

Allô, Jérôme ? Oui, c'est moi je... Ben non ça va pas. Je... je viens de recevoir un colis de mes parents.., Je suis sûr, c'est bien l'écriture de ma mère... Je sais pas je l'ai pas encore ouvert... Ouais, t'as raison.

Il ouvre le colis, et en détaille le contenu.

Ben y'a rien qu'un DVD et la montre de mes parents... C'est une montre qu'ils ont toujours eu au poignet tous les deux, un peu comme une alliance... Non, c'est pas un film, c'est un DVD enregistré... Ben non... Mais non je te dis qu'il n'y a pas de mot ! Bon, écoute, je suis pas prêt à revenir bosser aujourd'hui, tu me couvres ? (pause) Merci, vieux, t'es un pote. Ouais je te dirai. Oui a plus.

Il raccroche, en soufflant.

Pffffff... Putain !

Il prend la montre, la détaille. C'est un objet artisanal, à mi chemin entre le bracelet d'esclave et le ruban de moebius. Les larmes lui montent aux yeux. Il la repose, prend le DVD, le fait tourner quelques instants entre ses doigts. Puis, se décidant, il le sort de son blister pour le mettre dans son lecteur DVD. Il prend la télécommande posée sur l'écran, et s'installe dans le

canapé. Il envoie le film, pose la télécommande et prend la montre qu'il tripote, comme un doudou.

La télé tournant le dos au public, on ne verra rien qu'une lumière bleuâtre et vacillante éclairant Oscar. Les voix du DVD sont pré-enregistrées, off.

LA MÈRE :

Ça tourne, là ?

LE PÈRE :

Oui, oui... Attends, j'arrive.

Oscar accuse le coup, comme s'il venait de voir un fantôme.

LA MÈRE :

Salut mon fils !

LE PÈRE :

Salut, fiston.

OSCAR :

Gorge serrée, yeux embués.

Salut m'man, salut papa.

LA MÈRE :

Bon, si tout va bien, au moment où tu regardes ce film, on est mort.

OSCAR :

Ignorant qu'il s'adresse à un écran.

Pardon ?

LE PÈRE :

Ben oui, on t'as toujours dit qu'on mourrait un jour. Et comme tu le vois, ce n'est pas si grave... Ta mère et moi, on avait envie de partir en pleine forme, tous les deux, en

amoureux et au soleil...

LA MÈRE :

Alors bien sûr, on te laisse, tout seul, derrière, mais papa et moi on s'inquiète pas. Tu es quelqu'un de bien, et ça a été un bonheur de t'élever et surtout de te connaître.

Oscar éclate en sanglots.

LE PÈRE :

Et voilà. Maintenant qu'on a réussi tout ce qu'on avait à faire ici-bas, il est temps de tirer notre révérence. Mais avant de partir, il nous reste une dernière chose à te léguer.

LA MÈRE :

On t'a donné la vie, tu l'as pas choisi. Alors avant de partir, on veut te donner la mort.

OSCAR :

Réagissant à contre temps.

Quoi ?

LE PÈRE :

Avec ce DVD, on t'a envoyé une montre. Tu l'as sûrement reconnue, c'est la montre qu'on s'est fait faire ici, il y a trente ans, durant notre voyage de noces. Et bien on en a fait faire une autre, pour toi.

Oscar serre la montre contre lui, dernier vestige de ses parents.

LA MÈRE :

Si tu regardes bien, près du remontoir, il y a une petite languette.

Oscar regarde, va pour la toucher.

Surtout n'y touche pas !

Il éloigne sa main comme s'il venait de se brûler.

Si tu la retires et que tu la mets dans l'autre sens, une

petite aiguille viendra se nicher dans ton poignet, juste dans l'artère qui y passe.

LE PÈRE :

Cette aiguille a été enduite d'un poison.

Oscar en lâche la montre.

Le meilleur poison au monde, celui d'un coquillage : le conus géographus. Une fois dans dans tes veines, ce poison provoquera une mort rapide et nette.

Durant la réplique suivante, Oscar va prendre la montre du bout des doigts, pour la poser délicatement sur la table basse, le plus loin possible de lui. À partir de ce moment, il n'est plus que stupeur, et n'a pas de place pour d'autres émotions.

LA MÈRE :

Tu peux garder cette montre autant de temps que tu veux, le poison ne s'altère pas. Mais si tu l'utilises, sois bien sûr de toi : il n'existe pas d'antidote...

LE PÈRE :

Bon, voilà pour les détails. Le plus important, c'est que maintenant, tu aies la possibilité de mourir à portée de main, et quand bon te semble.

OSCAR :

Incrédule.

Nooon...

LA MÈRE :

Quand à nous on va te laisser. On veut profiter de notre dernière nuit ici avant d'utiliser nos montres. Au revoir, mon chéri.

LE PÈRE :

Adieu, fiston.

TOUS LES DEUX :

On t'aime !

Des bruits de farfouillements caméscopiques se font entendre pendant que les yeux d'Oscar vont de l'écran à la montre, de la montre à l'écran.

LA MÈRE :

C'est bon là, tu as coupé ?

LE PÈRE :

Non attends, je crois qu'il faut appuyer là...

Le film s'arrête. Oscar fixe la montre, en état de choc.

OSCAR :

Non. C'est pas vrai. C'est pas possible.

Il prend la montre entre ses mains, la regarde attentivement. Soudain il réalise, abattu.

Oh les cons !

Changements de lumière. Il déroule un tissu sur le fauteuil. Ce tissu représente Oscar dans la position qu'il avait, toujours en trompe l'œil. Son Reflet se lève du canapé laissant l'image d'Oscar assis.

Choc, Dénî du Reflet

LE REFLET :

Bon... OK. On va prendre cinq minutes pour résumer histoire de voir si j'ai tout bien suivi. Donc, mes parents – enfin... les parents d'Oscar... ouais c'est pareil... – Bref : NOS parents ne sont pas morts, ils se sont suicidés. Oui, je sais, le résultat est le même, mais ça fait tout de même une petite différence. Et donc avant de « tirer leur

révérence », chose qu'ils avaient planifié depuis trente ans environ, ils m'ont envoyé une petite machine à suicide...

Il rit.

Excusez-moi. Rien que de le dire ça me fait comme un vertige.

Il rit encore, jaune.

Quand je vous disais qu'ils me feraient chier jusqu'au bout... Et puis attention, hein, c'est pas de l'emmerdement à cinq sous du style « marie-toi avant de toucher l'héritage », non... C'est de l'emmerdement high-tech, ça, madame...

Léger, au design artisanal mais élégant, c'est un emmerdement de charme, que vous pourrez porter le jour, comme en soirée. Ainsi, votre petite dose de poison ne vous quittera plus... Et puis attention, hein, c'est du solide ! Mes propres parents l'ont testé : et bien figurez vous que même trente ans après...

Il stoppe net son délire, pour dire avec rancœur :

...Ça marche.

Non parce que, du coup j'ai fait quelques recherches sur le net. Et bien croyez moi si vous le voulez : c'est bel et bien le « meilleur poison au monde ».

Il va vers le bureau pour prendre le résultat de ses recherches. Ce sont des feuilles imprimées, surlignées, annotées... qu'il va afficher sur le mur du fond, tout le long de ce monologue.

Alors... Laissez moi vous présenter mon nouveau copain : Le Conus Géographus, ou cône purpurescent pour les intimes.

C'est un escargot de mer pas plus gros que ça, qui se promène, la nuit, sur les plages de l'indo-pacifique. Notre

super-mollusque génère avec sa glande un poison, dont il imbibe des petits harpons osseux, qu'il envoie à trois cents kilomètres-heure dans la gueule de ses proies. C'est mignon, hein ?

Et là où ça devient intéressant, c'est quand on se penche sur le poison de super mollusque. Parce qu'attention, c'est pas un poison de molusquette qui s'altère avec l'air ou la chaleur, non... Là je vous parle des Conotoxines ! Le poison qui résiste à tout ! Si j'ai tout bien compris, c'est une sorte de cocktail de molécules, qui en gros, empêchent les cellules de communiquer entre elles.

Bon, on va pas s'attarder sur les détails, sachez juste que si super mollusque vous en veux et vous pique : vous êtes mal barrés. Ça se passe en trois temps :

D'abord la piqûre. Alors oui, une piqûre comme ça, ça fait mal. Mais en plus vous allez avoir droit à un petit choc paralytique, style décharge électrique directement dans les nerfs. Autour de la piqûre va apparaître une rougeur : là, c'est le moment de vous inquiéter. Parce que si vous voulez vous en sortir, il faut aspirer le poison maintenant. Après, c'est trop tard : je vous rappelle qu'il n'y a pas d'antidote...

Deuxième phase, le poison commence à agir. Alors vous allez ressentir des fourmillements péri buccaux : les lèvres, le menton, la langue... Et puis vont survenir les troubles de la vision, de l'élocution... Bon, ça c'est plutôt sympa, ça fait style qu'on est bourré, comme ça personne ne se méfie.

Et troisième phase : vous crevez ! Alors là, vu que ce sont les neurones qui lâchent, vous avez deux options. Soit vous vous concoctez une embolie cérébrale de derrière les fagots, dans quel cas, clac ! Vous mourrez net. Soit, si jamais votre cerveau tient le choc, se sont les nerfs

des muscles pulmonaires qui prennent leur jour de congé.
Et là comme les poumons ne marchent plus : Asphyxie.

Et tout ça grâce à quelques molécules qui nous ont été concoctés par... Le mollusque venu d'Asie...

Il prend la montre.

Alors quand mes parents m'envoient une connerie comme ça, cette... Cette bombe à remontoir... Comment voulez vous que je le prenne, hein ?

Il se regarde sur le canapé.

OK. Bien sûr, au départ je reste assis sur mon steak, comme un abruti. Mais une fois que j'ai bien digéré l'info, c'est quoi la bonne réaction, hein ?

Abattu, de plus en plus, il s'assoit derrière le panneau.

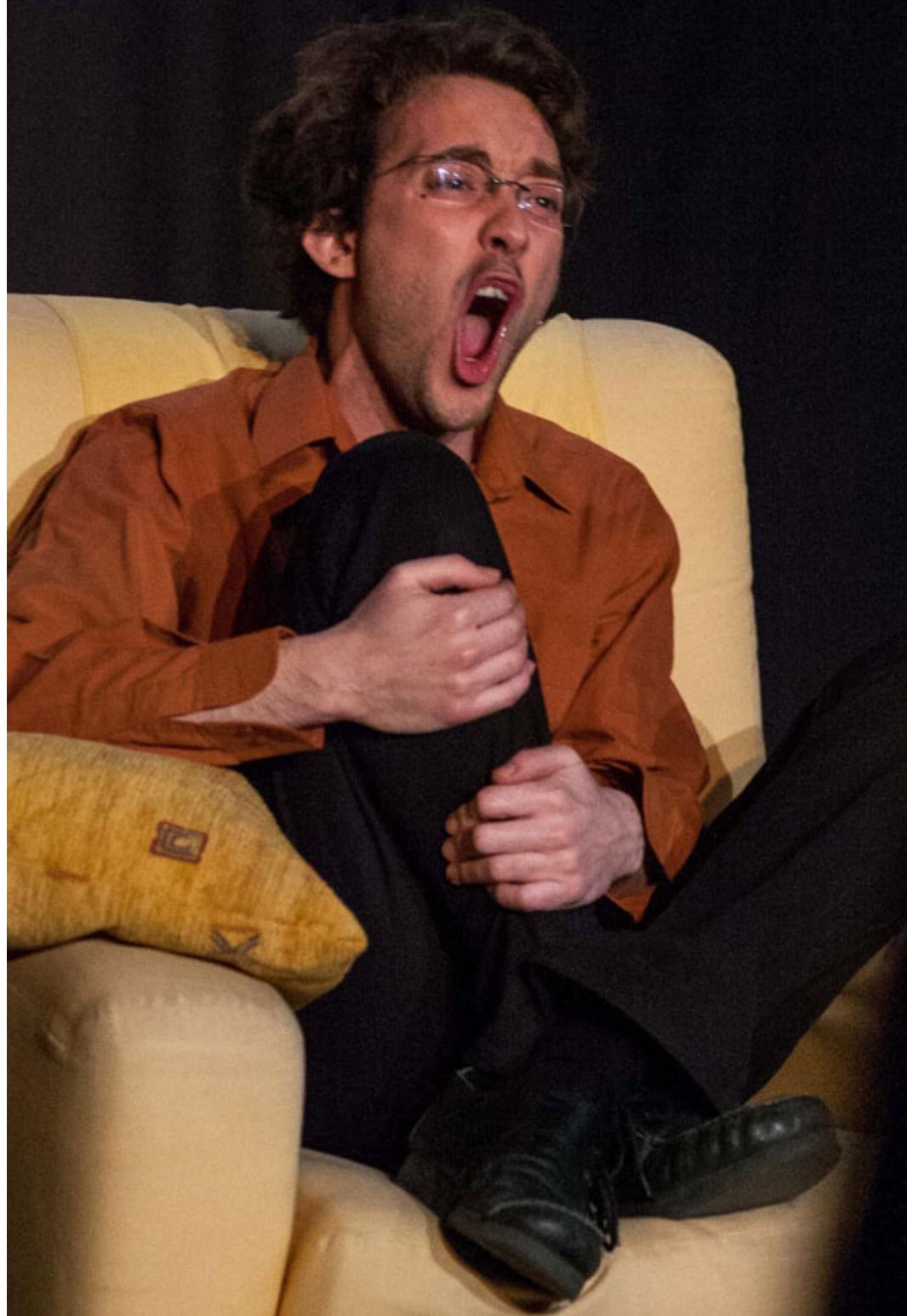
Qu'est ce que vous voulez que j'en fasse, moi, de ça, hein ?

Qu'est ce que je dois faire ?

Qu'est ce que je dois dire ?

Qu'est ce que je dois dire ?

Il rabat violemment le tissu derrière le canapé et s'assoit. Il se retrouve dans la même position qu'au début. Les lumières reviennent à la normale.



Troisième Tableau : Colère

Colère d'Oscar

OSCAR :

Il gueule, en rage.

OH LES CONS !

Il sort.

Noir. Musique : « Sweet Dreams » de Marylin Manson pendant le noir.

Il revient dans la peau de Sa Chérie. Voix de femme et sac à la main. Les premiers mots sont depuis les coulisses, elle est toujours en mouvement. On entend ses pas et ses répliques dans le noir scène.

LA CHÉRIE :

Gourde pressée.

Oh mon chéri, mon pauvre roudoudou, je suis venue dès que j'ai eu ton message. Qu'est ce qu'il y a ? Ça ne va pas, rien qu'en te voyant je peux te dire que ça ne va pas. Même madame Marquet a vu que tu n'allais pas bien.

Elle est assise sur le fauteuil. La lumière de l'écran qui l'éclaire, les sons nous font comprendre qu'elle regarde le film, comme si la scène se déroulait en accéléré sous nos yeux. Les lumières de l'appartement reviennent progressivement pendant qu'elle a du mal à se remettre.

LA CHÉRIE :

S'accrochant à son sac, voix blanche.

Et... et tu es sur que ce n'est pas une... mauvaise

blague ?

OSCAR :

Mais bien sûr ! Maman a sans doute voulu se venger du collier de nouilles vert et rose qu'on m'a forcé à lui faire quand j'étais en centre aéré... Arrête tes conneries : j'ai vu le notaire. Il m'a dit que dans leur testament, mes parents m'obligent à signer la succession avec la montre au poignet.

LA CHÉRIE :

Mais alors c'est affreux ! Ça... ça veut dire qu'ils n'ont pas été piqués par un coquillage ? En fait ils se sont donné la mort ! Mais c'est vraiment horr...

Sa gorge se serre.

OSCAR :

Explose.

Mais on s'en fout de ça ! Eux, ils sont morts, c'est facile ! C'est moi qui reste ! C'est moi qui souffre ! Mais pourquoi il faut que ça m'arrive à moi...

LA CHÉRIE :

Mais mon chéri...

OSCAR :

Ah non, il n'y a pas de « mais mon chéri » qui tienne. Tu te rends compte de ce qu'ils me font ? Ils partent et ils veulent m'entraîner avec eux ! Tu réalises qu'il faut que je porte cette... cette merde au moins une fois ? Que je dois la porter pour que avoir ce qu'il me reste d'eux ? Qu'ils relient cette putain de montre au dernier souvenir qu'ils me laissent ? Tu te rends compte qu'après ça je ne pourrai jamais la détruire ? Que je pourrai jamais m'en détacher ? Les salauds...

LA CHÉRIE :

Oh ben ne dis pas ça, mon roudoudou, ils sont morts quand même...

OSCAR :

Ton roudoudou les emmerde ! Avec ce geste ils me privent d'un des plus grands plaisir de ma vie : me plaindre. Avec ça à la maison, comment est ce que je peux déprimer tranquillement ? Comment est ce que je peux broyer du noir alors qu'ils m'ont offert la solution finale ? Je peux plus me rater, bien tranquillement, histoire qu'on s'occupe de moi ; je peux plus faire du chantage au suicide à tous ceux qui m'aiment, je peux plus être futile avec la mort... Putain ! J'ai même plus le droit de dire « plutôt mourir que de faire ça ! »... Parce que mourir, maintenant, je peux.

LA CHÉRIE :

Se repoudre le nez, tranquillement.

Et qu'est ce qu'ils en pensent, tes copains ?

Une pause. Elle soutient son regard.

Ben quoi ? Mon très cher roudoudou, je ne suis pas conne. Je sais très bien que si tu m'en parles, c'est en dernier recours et pour te défouler. Les discussion vraiment importantes, tu les as toujours avec tes... « amis »... Alors ?

OSCAR :

Ben comme toi, ils ont rien compris. Tu connais Jérôme, rien ne peut le perturber... Sa réaction ça a été :

JÉRÔME :

Voix de gaillard.

Bah ! Et alors ? Écoute, si jamais t'as un cancer, ça pourra toujours être utile... Sinon... ben je sais pas, moi, t'as qu'à l'offrir à un ennemi. Attends que ta copine te trompe et pis file la à son amant.

OSCAR :

Sinon j'en ai parlé à Mathias, mais... comme d'habitude il était complètement stone :

MATHIAS :

Défoncé.

Wow ! C'est vachement profond c'que tu me racontes... Ça te dérange pas si je prends des notes ? Faut qu'j'en fasse un roman : ça va être balèze !

OSCAR :

Et puis j'en ai parlé à Alain, mon copain d'enfance, mais il était avec sa conne de femme.

ALAIN :

Paternaliste.

Écoute, je veux pas dire du mal de tes parents, mais... ils ont toujours été dingues. Alors une fois de plus ou de moins... Dis toi que même si ça fait chier, là, au moins, t'es certain que c'est leur dernière lubie.

SA CONNE DE FEMME :

Et voilà les apéros ! Ce doit être dur, pour toi, Oscar. Mais dis moi : cette montre, elle donne l'heure, en plus ?

OSCAR :

À sa chérie, s'appuyant sur le paravent du fond.

Enfin, voilà, tu les connais... je les aime, mais là, j'crois bien que personne ne peut m'aider. (fielleux) Personne ne veut me comprendre.

LA CHÉRIE :

Si tu le dis, roudoudou chéri...

Elle prend la montre, l'examine.

Tu sais... Au fond, c'est rien qu'une montre. Tout dépend de comment tu la regardes. Elle est assez jolie, d'ailleurs. Bon, je te laisse utiliser ta vie comme

punching-ball, quand tu as envie de te défouler j'aime mieux pas être dans les parages. Au revoir mon amour.

Elle lui envoie un baiser et esquisse sa sortie côté jardin. L'acteur fait demi tour pour se replacer, en tant qu'Oscar, adossé au paravent, côté cour. Le sac est discrètement envoyé derrière le paravent. Il la regarde sortir. Une fois certain qu'elle soit partie, il persifle.

OSCAR :

C'est ça, ouais, casse toi. Fuis, comme les autres.

Connasse.

Dans un changement de lumière, le panneau du paravent tourne sur lui même. L'acteur se retrouve donc derrière le paravent tandis que l'autre face du panneau est imprimée d'une photo d'Oscar appuyé dessus.

Colère du Reflet

Le Reflet sort. Il est dans une colère sibérienne. Un iceberg qui se retient de fondre d'un trait pour nous submerger de sa rage. Tout en lui est menace. Gestes lents, élocution sur-contrôlée.

LE REFLET :

Que les choses soient bien claires : je les aime. Tous ces cons, là, qui peuplent ma vie, je les ai laissés entrer parce que je les aime. Mais cela ne m'empêche pas de rester conscient d'une chose : je suis seul. Quand la vie nous claque la tête dans le mur, on est toujours seul.

Montrant Oscar.

Je le lui hurle, chaque matin, quand il se taille avec son rasoir. Je le lui hurle à travers la glace : « Tu es seul. Tu es seul. ». Je crois qu'il commence à comprendre. Il est seul, sinon, pourquoi j'existerais ?

Au fur et à mesure qu'il parle de ses proches, la colère va laisser place à une détermination tout aussi froide. Une détermination farouche de ne pas se laisser entraîner dans cette folie.

Mais cela ne veut pas dire que je n'ai pas besoin de mes autres. Prenez ma chérie par exemple. Bien sûr que c'est une gourde. Quand elle parle, on entend sonner les cloches. Mais c'est justement pour ça que je suis avec elle.

Elle... Elle, elle me calme. Elle me recentre. Parce que, parmi toutes les niaiseries à talons hauts qu'elle peut me sortir, il y a quelques perles de bon sens qui me foutent sur le cul. Parfois les choses sont tellement simples que j'ai du mal à les comprendre. Elle, elle le peut.

Je sais qu'elle a pas tort : c'est rien qu'une montre. Et d'ailleurs, tous, tous mes amis ils ont raison. Ce qu'ils disent c'est pas faux. Enfin, à part Mathias et son roman. Je lui souhaite bien de la chance, je vois pas trop qui ça pourrait intéresser. Mais bon, c'est pas ça le truc. Ce que je veux dire, c'est que je les comprends. Mais c'est pas parce qu'ils ont raison que j'ai tort ! Putain mais quel genre de parents peuvent faire ça à leur fils !

Il s'arrête. Va prendre la montre. La regarde.

Les miens.

Quand j'étais petit, que j'avais une peine, ils ne me disaient pas que les grands garçons ça pleure pas. Ils m'encourageaient : pleure, pleure, défoule toi ça soulage. Et un quand l'autre garçon m'a frappé à l'école ils m'ont fait comprendre qu'en fait, c'était lui qui avait mal. (rire amer) C'est lui qui a mal ? Mais tu la veux ma reebok dans le tibia ?... ah ben non, moi j'avais pas de reebok.

Une fois, j'ai couché avec un mec. J'en ai parlé à ma mère. Je lui ai dit que c'était bien mais... qu'en fait c'était

pas pour moi. En fait, maman, je crois que je suis pas pédé. Et elle, elle m'a répondu : « c'est pas grave mon fils ».

Mais pourquoi est ce que j'ai pas eu droit à des parents normaux ? Vous savez : pétris d'angoisses, de lieux communs et de grandes idées pré-mâchées sur l'éducation ? Ou même des parents indignes : un bon père, bien alcoolique, qui me bat et... et une mère monomaniacale de la serpillière, qui s'endort au lexomil.

Non. Moi j'ai eu pire. J'ai eu des parents qui avaient raison. Des parents à qui je peux rien reprocher. Je leur en veux. Ils m'ont même pas laissé une petite psychose infantile à ronger sur un divan ! Je leur en veux. Je leur en veux de m'avoir éduqué de leur mieux, en faisant fi des autres parents bien pensants. Je leur en veux de m'avoir laissé tout seul avec ma tête bien pleine et mon bonheur à construire. Je leur en veux de cette putain de montre de merde !

Il pose violemment la montre sur la table basse. Il s'en éloigne, direction le paravent. Il ne la quitte pas des yeux.

Je leur en veux de m'avoir prévenu que je vais mourir.

Nouvelle rotation du paravent. Le Reflet et l'image d'Oscar disparaissent tous deux derrière pendant que les lumières reviennent à la normale. Doucement.



Quatrième Tableau :

Marchandages

Marchandages d'Oscar

Oscar sort de derrière le paravent, avec une veste et une cravate au bras. Il pose la veste sur le dossier du canapé et commence à se nouer la cravate. Il avise la montre, et s'adresse à elle.

OSCAR :

Quoi ??? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est ce que tu veux ? Qu'est ce que tu veux ! Mais t'as vu ta gueule de bracelet d'esclave ? Avec ton tic tac qui va dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ? T'es pas une vraie montre, t'es un cadeau empoisonné. T'es rien qu'une montre à rebours.

Il va pour la prendre, mais au moment de la toucher, il ne peut pas.

Tu sais que tu devrais être interdite ? Il devrait y avoir une loi contre toi ! Mais qu'est ce que je dis, moi ? On dirait Miss France :

Intonation de Miss Couserans :

« On devrait interdire la faim dans le monde et faire des lois contre le sida. Ah... Et puis, j'aime pas la guerre non plus. »

Y'a des lois contre toi. La « Provocation au Suicide » tu connais ? Et bien oui : t'as une gueule de provocation. Et en France, c'est un délit.

Il coupe la parole à la montre.

Ah non ! Ne viens pas me parler des droits de l'homme et du fameux « droit à la vie »... Les hautes instances ont tranché : la droit à la vie, c'est pas un droit à la mort, c'est un devoir de vie ! Tu crois tout de même pas que les états vont laisser le brave contribuable se tuer ! C'est pas rentable... Y'a même eu des pays où le suicide était passible de la peine capitale... Oui t'as bien saisi l'ironie de la chose... Alors viens pas te plaindre.

Il regarde la montre de plus près, et soudain réalise qu'elle donne aussi l'heure.

Oh putain ! Déjà ? Mais je vois le notaire dans une heure, moi ! (à la montre) Bon. Je vais te mettre. Mais n'en tire aucune gloriole : c'est juste pour le fric.

Il la prend dans ses mains. Regarde l'endroit où il doit y avoir l'aiguille. Tente avec le doigt de voir si ça pique. Avec moult précautions, il la glisse à son poignet. Il prend une grande respiration, ferme les yeux, et tenant son poignet le plus loin possible de lui, il actionne le fermoir. Il devait s'attendre à une explosion ou quelque chose du genre, car il est limite déçu. Mais il garde toujours son bras tendu : on ne sait jamais. Il le pose sur l'accoudoir du canapé, puis s'assied à tâtons, pour se remettre. Il se met à rire progressivement, du simple pouffement au fou rire.

Tu sais que tu es vraiment une mort à la con ? Non parce que j'en ai entendu des façons de mourir complètement débiles, mais là, tu les bats toutes ! T'es même pire que l'histoire du mec qui s'est fait mourir de froid tout seul. Mais si : c'est un mec qui s'est fait coincer dans la cale d'un bateau frigorifique et qui a écrit sur le mur son agonie dans le froid. Comment l'air lui piquait

les poumons, comment ses orteils gelaient et cassaient... On l'a retrouvé techniquement mort de froid alors que la cale était vide et que la congélation n'avait pas été mise en route. Il est mort de froid bien au chaud dans son bateau. Mais lui il y croyait. C'est ça le plus important. Mais je suis sûr que tu la connaissais. On l'a tous lu cette histoire, c'est dans ce roman, là, super connu...

Ouais, chuis con. T'es une montre : tu sais pas lire.

Déçu, il l'enlève. Mais la montre ne quitte pas ses mains. Il la triture, la tripatouille d'abord timidement puis de plus en plus franchement.

Je t'ai déjà parlé de Marianne ? Marianne, c'est une copine qui pourrait écrire un livre : « Mes Dix Suicides les Plus Ridicules ». Ce serait un carton. Le top, c'est la fois où elle m'a appelé.

Il utilise la montre comme téléphone, d'un côté pour Marianne, l'autre oreille pour lui.

MARIANNE :

Voix tremblotante.

Allô Oscar ? Ça va paaaaaaas.

OSCAR :

Qu'est ce qu'il y a Marianne ? (soupir) T'as pas encore fait une bêtise ?

MARIANNE :

Reniflant.

Si. Je me suis mis la tête dans le four.

OSCAR :

Un temps.

Mais qu'est ce que tu me racontes Marianne ? T'as pas de four !

MARIANNE :

Explosant en sanglots.

Je suis coincée dans le micro ondes...

*Il soupire. Parle à la montre les yeux dans les...
aiguilles.*

OSCAR :

Trois heures il a fallu pour la désencarstrer. Ah le micro ondes, il n'a pas survécu. Il est en pièces, au paradis des micro ondes... Vu comment les pompiers l'ont éventré, ce doit être le plus grand martyr de l'histoire de l'électroménager.

Bon. On doit y aller toi et moi. Tu déconnes pas, hein ?

Il remet la montre, avec moins de cérémonie que la première fois mais pas tout à fait tranquille non plus. Il lève le bras deux trois fois pour la regarder, comme si il hésitait à l'enlever mais il se ravise. Puis il met sa veste. Tire la manche gauche pour couvrir la montre. Puis il la découvre. La recouvre. Fait les cent pas. Il finit par s'effondrer devant son bureau, recroquevillé.

Je peux pas...

Il sanglote.

Changements de lumières. L'image d'Oscar recroquevillé apparaît sur le panneau du bureau, comme incrustée dans le bois.

Marchandages du Reflet

Le Reflet se relève, enlève la veste, la plie et la pose sur le paravent. Il s'aperçoit qu'il a la montre au poignet. Il sait que c'est une bêtise.

LE REFLET :

C'est pas que j'aie peur de la mort. Enfin... j'crois pas.
(à Oscar)

Tu te souviens quand on chassait avec grand-père ?
(au Public, à nouveau)

C'est à dire que papy nous montrait les traces des oiseaux pendant que son fusil prenait l'air. Je saurai jamais si il était chargé.

Mon grand père avait le cancer. Il ne se soignait pas : il était médecin. Il savait bien que son asthme l'emporterait avant. On marchait, silencieusement dans sa forêt quand je lui ai demandé si il avait peur de mourir.

Il m'a regardé, et il m'a dit : « Tu sais... Tous les gens qui ont vécu avant moi, quelque que soit l'époque, à n'importe quel point du globe... Tous ont cru qu'il y a quelque chose après la mort. Chacun a inventé sa petite histoire, son après vie. Je vois pas pourquoi je croirais autrement. Alors... maintenant, te dire ce qu'il y a après la mort... j'en sais rien. Mais je sais que j'irai voir. ».

Il enlève la montre. La brandit.

C'est pas que j'aie peur de la mort, mais ce truc là est dangereux. Elle va nous faire faire une bêtise, mon gars, et ne dis pas que je ne t'ai pas prévenu.

Quand on est revenus de chez le notaire, IL ne l'a pas enlevée. Il l'a gardée toute la soirée. Il l'a retirée juste avant de dormir (il pose la montre). Le lendemain, il ne l'a pas remise. Mais plus les jours passaient, plus elle nous appelait.

Jeu d'attraction/répulsion avec la montre. À chaque « porte moi » il la regarde, la prend dans ses

mains pour lui répondre et la repose. Cela donne l'effet d'une danse, comme un tango passionnel.

Dans un souffle : Porte-moi... Porte moi...

OK, je te mets à mon poignet, mais juste pour aujourd'hui. Et je te cache, sous ma chemise. Au boulot, tout le monde a cru que j'avais un kyste au poignet.

D'une voix désinvolte : Porte moi...

D'accord mais juste pour faire marrer les potes, pour montrer que j'en ai rien à foutre. Et puis pas un mot à ma chérie...

Comme un caprice : Porte moi...

Je veux bien... mais seulement parce qu'hier tu as plu à une lycéenne : « Wow... elle est trop tribale vot' montre, m'sieur. J'en veux une comme ça ! Mortel ! Où s'que vous l'avez trouvée ? »

Sensuellement : Porte moi...

Ouais, ouais... mais, cette semaine, j'arrête de te caresser tout le temps. Et j'arrête de penser à toi. Parce que dès qu'une merde m'arrive, je n'ai plus qu'une pensée : te déclencher. Si ça me fait vraiment chier, je n'ai qu'à tirer la languette et la replacer dans l'autre sens.

Il replace la montre à son poignet. Tire la languette, la place dans le sens mortel. Puis il s'arrête et fait bien attention de la remettre dans le bon sens. Le monologue suivant est joué en allumant une cigarette et en la fumant devant le public.

C'est pas que j'aie peur de la mort, mais... J'ai tiré la languette trois fois aujourd'hui. C'est comme avec les clopes. Tant que tu tires des lattes sur celles des copains, ou que tu en taxes une de temps en temps, t'es pas vraiment un fumeur.

Mais le jour où tu achètes ton premier paquet... là tu

sais que tu vas en chier. Tu sais que tu les auras tout le temps à portée de main. Et tu achètes de plus en plus de paquets. Pour être sûr de pas en manquer, tu les achètes même par cartouches entières.

Et tu sais. Tu sais que dès que quelqu'un va en allumer une devant toi, t'en auras envie. Même au ciné, quand un acteur s'en allume une, tu crèves d'envie de faire pareil. Mais tu peux pas, c'est interdit. Et là, là... Tu t'aperçois que t'es vraiment un drogué.

C'est ce qu'il s'est passé avec cette putain de montre. La première fois que je l'ai mise, ça a été mon premier paquet. C'est pas que j'aie peur de la mort. C'est juste que j'avais jamais pensé que ça m'arriverait à moi aussi. Que je suis une denrée périssable. Et le soir où j'ai compris, je me suis pris une cuite... mémorable.

Noir. Musique : « Sweet Dreams » par Kontakt.



Personne ne t'aime. Sauf moi. Moi je t'aime. Et je dis pas ça parce que je suis bourré. Tu es mon amie, et je t'aime.

Il avise le coussin.

Mais toi aussi le coussin tu es mon ami. Et les autres...
LES AUTRES CE SONT DES CONS ! Ils te comprennent pas. Tiens, prends Jérôme par exemple :

Il s'assied correctement et fait comme s'il travaillait sur un bureau.

JÉRÔME :

Rustre.

Bah ! Mais qu'est ce que tu fais encore, avec cette connerie au poignet ? Au début c'était drôle mais là, c'est franchement navrant. Tu te la joues provoc', c'est ça ?

OSCAR :

Au bureau lui aussi, épuisé.

Écoute Jéjé, j'ai lâché l'affaire. Hier j'ai tellement chialé que j'en ai des courbatures. Et c'est comme ça chaque nuit. Alors si mes parents voulaient que je la porte, je la porte et toi, tu la fermes.

JÉRÔME :

Mais fous moi cette merde au panier et va tirer un coup avec ta gonzesse. Toi, tu seras peut être plus aimable, et elle... elle ça lui fera pas de mal : depuis trois mois que t'as cette montre tu la touches plus. Elle doit être à cran...

Il jette les coussins au sol et reprend sa cuite de plus belle...

OSCAR BOURRÉ :

Riant.

À cran ! Ma « gonzesse » est à cran ! C'est rien de le dire... Elle est tellement chaude qu'on pourrait faire cuire un œuf sur son string.

Il se lève pour devenir Sa Chérie : poitrine en avant, mitraillette dans les yeux et air pincé.

LA CHÉRIE :

Autoritaire.

Écoute moi bien mon roudoudou ! Soit tu enlèves ta montre et tu me fais l'amour sauvagement maintenant tout de suite ; soit je te pique ta carte bleue et je te vide ton compte... tu sais les dégâts que je peux faire en une après-midi de shopping...

Elle entend visiblement une réponse négative, car de frustration, elle ajoute :

Rrrah ! T'es vraiment qu'un sale macho égoïste !

Pause, elle a la carte dans les mains.

C'est quoi ton code, déjà ?

Elle fait quelques pas mais Oscar bourré fait demi-tour.

OSCAR BOURRÉ :

S'esclaffant.

Et Mathias et Alain ! Ils sont venus me voir tous les deux les cons ! Non, parce qu'ils s'inquiètent, mes amis.

MATHIAS :

Pseudo-tolérant, toujours stone.

Écoute, man, c'est pas que j'm'inquiète, mais t'es complètement kéblo, là... Et moi j'commence à stagner dans mon roman... Tu peux pas resté collé comme ça...

ALAIN :

Patriarcal.

Si : on s'inquiète. Et ne dis pas qu'on n'a pas le droit

nous sommes tes amis. Mathias a raison, tu peux pas rester comme ça tu es en train de devenir aussi dingue que tes parents...

MATHIAS :

Dis-moi, pour mon roman, j'aimerais bien caser un peu de cul... C'est toujours au point mort avec ta nana ? Ou sinon un voyage... ça te dit pas ? L'exotisme, ça fait vendre...

ALAIN :

Exactement ! Prends des vacances, change toi les idées... Ou trouves-en des bonnes, pour une fois, ça nous changera.

Retour de l'Oscar bourré, milieu scène.

OSCAR BOURRÉ :

Hurlant.

Mais je vous emmerdeuh ! C'est pas parce que j'ai tort que vous avez raison ! Je vous emmerde ! (à leur santé, il vide le whisky d'un trait) Ah il vous fait chier le ptit Oscar. Ça vous arrangerait, hein, que je crève... J'imagine bien ce que vous diriez à mon enterrement...

Il joue ses proches, un à un, en faisant à chaque fois un pas de côté. Il traverse donc la scène de cour à jardin.

LA CHÉRIE :

Veuve éplorée.

C'était mon roudoudou d'amour... Et il est parti sans même me faire un enfant...

JÉRÔME :

Jouant les gros dur.

Tu fais chier, Oscar. Au boulot ils m'ont collé tous tes dossiers. Tu pouvais pas nous faire une petite tumeur, comme tout le monde ? Au moins, le DRH il aurait eu le

temps de se retourner.

MATHIAS :

Éloge funèbre sous THC.

Il a vécu son trip jusqu'au bout. J'espère qu'il a atteint son nirvana avant de rejoindre le Grand Tout. J'ai écrit un roman à sa mémoire. Pour ceux qui veulent le lire, je m'occupe des pré-commandes.

ALAIN :

Défait. Péremptoire.

C'est de ma faute. Je n'ai pas su te faire comprendre que la vie, c'est comme une partie de curling. Il faut balayer dur, beaucoup, avant d'atteindre son but... Et... tu sais... Oui chérie ?

SA CONNE DE FEMME :

L'interrompant.

C'est terrible ce qui lui est arrivé. Mais, dis moi mon chéri, tu sais s'il nous aura légué quelque chose ? (elle suit du regard son mari qui a dû tourner les talons) Juste la montre ?

En quelques respirations sanglotantes, on en revient à l'Oscar Bourré.

OSCAR BOURRÉ :

Triste.

J'en peux plus... Je peux plus me battre...

Au fur et à mesure de ce monologue, il arrache les affichettes de ses recherches sur le Conus Géographus.

Chaque jour je m'imagine en train de l'utiliser. Je fais ça partout.

Chez ma boulangère, je m'effondre dans ses miches alors qu'elle me tend ma baguette.

Dans le métro. Aux heures de pointe, devant la porte,

je m'écroule et je crève.

Ou même, au pieu, avec ma chérie. Je l'utilise sans qu'elle le voie et je m'effondre sur elle dans un dernier spasme. Ah ouais, chuis con : je baise plus.

Avec chaque affichette est arraché un morceau de la toile de fond. Elles étaient placées de façon à former approximativement une silhouette. On découvre ainsi des morceaux d'images d'Oscar, façon puzzle Piccassien.

Dépression du Reflet

Les lumières changent pour faire place au Reflet. Lui n'est pas ivre, mais il nous apparaît le visage défait, visiblement épuisé.

LE REFLET :

Ce qu'il y a de rassurant, quand on touche le fond, c'est qu'on peut enfin... commencer à creuser. Pour continuer de s'enfoncer, mais à son propre rythme.

Je suis dans un de ces états, moi... Hier, Oscar m'a regardé, droit dans la glace. Il tremblait. Il tremblait et il n'arrêtait pas de me me demander : « Mais elle est où ma vie ? Elle est où ma vie ? »... Et moi, la seule réponse qui me venait, c'était : « Dans ton cul. ». Parce que moi aussi j'aimerais bien que tout redevienne comme avant : c'était simple.

J'avais des problèmes simples.

Au fur et à mesure des phrases suivantes, la tension monte.

Je veux redevenir une catégorie socioprofessionnelle, tiens. Je veux être un adolescent de 25-35 ans à gros pouvoir d'achat. Je veux qu'on me laboure le cerveau à coups de pubs. Je veux que des mannequins à gros

nichons me lipposucent le portefeuille ; tandis que des présentateurs de JT m'apprennent à avoir peur pour ne plus penser. Je ne veux plus penser !

Je ne veux plus savoir qu'il n'y a aucun moyen de revenir en arrière quand cette fichue montre m'apprend à mourir.

Il fait quelques pas, regarde le bordel qu'Oscar vient de mettre.

Avant ma vie avait un sens. Mais plus j'y réfléchis, et plus LA question s'inscrit devant moi en lettres de feu : Mais Qu'Est-Ce Que Je Fous Là ??? Pourquoi, et comment ? Oui, tiens, comment. Que ce soit pour que cette planète se forme. Pour que la vie apparaisse sur cette planète. Pour que la vie se développe jusqu'à l'homme. Pour que l'homme se développe jusqu'à moi... À chaque fois, il s'est passé toute une série d'accidents, plus improbables les uns que les autres, qu'un rien aurait pu faire basculer... Mais non : ils se sont tous produits, et mènent tous à...

à...

Ouais, à la gueule de bois carabinée qui m'attend.

À partir de maintenant il ne cesse de s'adresser au public, de le prendre à parti. Il est à la fois le professeur qui serine ses élèves, et l'enfant qui cherche une réponse.

Alors certains d'entre vous vont me dire que tout ceci a été soigneusement écrit, dans un grand livre, par Dieu ou un de ses collègues de bureau. C'est bien. Encore faut-il croire que Dieu a ordonné, dans son plan ineffable, toutes nos gueules de bois.

Car Dieu, c'est rien qu'une histoire qu'on se raconte pour ne pas se taper la tête contre les murs. Et on se raconte tout le temps ce genre d'histoires. Surtout quand

il s'agit du grand but de la vie.

C'est quoi le but de votre vie ?

Il joue la naïveté, sans moquerie.

« Moi je vis pour fonder un foyer. Avoir des enfants. C'est la plus belle chose qui puisse nous arriver ici bas. ». Ça, c'est un très joli conte. Dans la réalité je vous rappelle juste qu'on fait des enfants soit pour continuer à vivre à travers eux parce qu'on a peur de mourir ; soit parce qu'on a eu envie de baiser. Quant à la plus belle chose qui puisse vous arriver ici bas, inutile de mentionner que c'est elle qui, un jour, attendra impatiemment la prochaine canicule.

Il se déplace et joue la conviction, toujours sincèrement.

« Moi je vis pour créer quelque chose. Apporter ma pierre à l'édifice. Participer au grand tout qu'est notre civilisation, et notre monde ». Ah ! Voilà une façon très subtile de dire qu'on a envie de lever la patte ; oui, oui : comme les chiens, donc : pour marquer notre passage en espérant que l'odeur reste bien forte, bien longtemps. Et tout cela afin calmer encore une fois notre peur de mourir.

Il se déplace à nouveau et joue enfin le mysticisme, au premier degré.

« Moi je vis pour me développer personnellement. Parce que : la vie est une épreuve, la terre est une école... » et mon cul, c'est du poulet ? Dites moi, ça sert à quoi de se développer si on finit par crever ? À moins qu'on croie à une vie après la mort. Et cette farce-là, on y croit parce qu'on a peur de ... ? De mourir, exactement.

Mais plus que de mourir on a peur que tout ça, toutes

nos vies, ne servent à rien. J'ai peur que ma vie soit absurde parce qu'au fond je vois bien qu'elle a pas de sens. Et moi j'ai besoin de mes histoires, bien agencées, cause-conséquences, chaque chose a une raison, chaque raison a son but... Et si la vie n'est pas logique, le seul moyen de sauver la logique, c'est de supprimer... La vie.

Me foutre en l'air.

Un temps.

Le masque du professeur/enfant tombe, pour revenir dans le registre de la gravité.

Voilà où mène la logique. La logique est une chose nocive pour la santé mentale. On devrait le placarder sur les bouquins de maths et sur tous les livres de contes : « la logique tue ». Alors pourquoi est ce que j'en ai tant besoin ?

Il faut que je comprenne.

Il faut que je comprenne pourquoi.

Il faut que je comprenne pourquoi mes parents m'ont fait ça.

Noir. Musique : « Déprime » par Sylvie Vartan.



Sixième Tableau : Acceptation

Acceptation d'Oscar

Un drap noir a été scratché devant les photos du puzzle d'Oscar, se fondant avec la toile de fond. L'appartement est toujours dévasté par la cuite récente. Oscar sort du paravent, reboutonne sa braguette, repart et revient avec un bagage à roulettes. Sa tenue est différente : décontractée et légère : pantalon de toile, chemisette etc... Il va mieux mais il est affairé. Il s'empare de son dictaphone sur son bureau. Il range son appartement tout le long de ce monologue.

OSCAR :

Au dictaphone.

Ma Chérie. Oui, je sais que tu détestes trouver une de mes petites cassettes dans ta boîte aux lettres, mais j'écris comme un cochon... Et puis je supporte pas ça, tu le sais...

Bref. Je te laisse ce petit mot pour te dire que ça va mieux. Enfin... disons que ça va moins pire. Toute cette histoire m'a sacrément retourné, mais au moins j'en ai tiré une leçon : je vais crever. Mais, euh... ne t'inquiète pas, c'est pas grave, toi aussi tu vas crever...

Non, euh... ce que je veux dire, c'est que j'ai enfin compris que la mort n'est ni juste, ni logique... mais c'est pas grave. Elle est déjà là pour chacun d'entre nous, faut pas trop lui en demander, non plus, à la mort...

Et c'est pas plus mal. Au moins, en l'attendant, je vais essayer de faire des trucs qui m'éclatent. Ce qui m'amène au deuxième truc que je veux t'annoncer... Euh...

comment te dire...

Il met le dictaphone en pause et rit.

Dans les films, on voit jamais les mecs qui préparent ce genre de mots. J'aimerais bien savoir si ils se sentent aussi cons que moi...

Il reprend son mot dictaphonné.

Bon, j'imagine tu dois être sortie du boulot, tu écoutes cette cassette sur ton sofa, et vu ce que tu viens d'entendre, tu t'es même servi une vodka-malabar... Ne mens pas je la sens d'ici...

Donc pour toi il doit être... environ vingt heures, et au moment où tu m'écoutes, je dois survoler l'océan indien... Ben oui : je suis parti. En voyage, aux philippines, sur les traces de mes parents. Je sais à quoi tu penses, mais non, je ne vais pas aller me tuer sur la plage où ils sont morts, et non je ne te ferai pas le coup de revenir dans une urne. C'est juste que... j'ai un projet... Je veux pas t'en parler maintenant, c'est trop énorme... Et je veux être sûr d'avoir compris mes parents avant de me lancer dans cette folie...

Nouvelle pause.

OK... Faut que j'arrête de faire des mystères, sinon elle va péter un câble. Une femme qui appelle son mec « mon roudoudou » est capable de tout... Surtout après l'orgasme international qu'elle m'a simulé hier. Il faut que je la calme. Il faut que je la rassure et... faut que j'la calme.

Il remet le dictaphone en route.

Tu sais, ça peut être cool, le suicide.

Pause.

Bravo. Ça, ça va la calmer...

Reprise.

Enfin... ce que je veux dire, c'est que c'est pas forcément tragique. Tu vois, mes parents, ils se sont pas tués par désespoir, ou par peur de vieillir, ou une connerie comme ça. Je crois qu'en fait, ils avaient juste envie d'écrire eux même le point final. Ils ne voulaient pas se résoudre à l'ennui. Ils avaient envie de savoir quand ils diraient leurs derniers mots, et de les dire ensemble. Pourquoi ils n'en n'auraient pas le droit ? Nous, quand on pense au suicide, on croit forcément que ça se fait dans le malheur. Mais c'était pas comme ça pour eux. Au final, leur mort, c'était plutôt mignon. C'est Mme Marquet qui me l'a fait comprendre. Quand je lui ai raconté mon histoire, elle m'a dit : « Mais laissez les en paix ! Ils ont eu ce qu'ils voulaient, non ? Et si vous vous voulez pas de cette montre, mettez là sur ebay. Vous verrez, elle se vendra. J'ai bien trouvé un couillon pour m'acheter la croûte de mon père. »... Cette Mme Marquet, je sais pas ce qu'on ferait sans elle.

Il regarde sa montre. Tendrement. Puis, toujours au dictaphone :

Bon, c'est pas tout ça mais j'ai un avion à attraper. Je sais pas combien de temps je reste là bas : deux semaines, un mois... Ça va dépendre de beaucoup de choses. Mais dès que je trouve un cyber café, je te maile pour te dire que tout va bien.

Je t'embrasse très fort ma... pomme d'amour, ton... ton roudoudou qui t'aime.

Il met la cassette dans sa poche, attrape sa valise et part.

Acceptation du Reflet

Le Reflet revient avec un Oscar de voyage. Les lumières changent pour l'intervention du Reflet. Il est serein, beau.

LE REFLET :

Le premier soir, aux philippines, Oscar et moi on est allé sur LA plage. Il pleurait, en silence, sous la lune. Et, dans les vagues qui léchaient le sable, il m'a vu. Pour la première fois il m'a vraiment vu. Et il a compris. Il a compris que ses parents avaient raison. Il a compris que mon projet, ce projet que je lui souffle depuis la fameuse phrase de Mme Marquet, ce projet, c'est une bonne idée. Comme un virus.

Mon père était biologiste. Vous croyiez tout de même pas qu'ils ont découvert le poison du conus géographus par hasard ? Non, non : c'était son métier. Il étudiait ce qui pouvait tuer l'homme. Quand j'étais petit, il m'a expliqué comment fonctionnent les virus. Il m'a dit que, un virus, c'est comme une idée. Ça se transmet facilement, d'un humain à un autre. Et quand ça rentre en toi, ça trouve un endroit pour se nicher, se développer. Et ça te parasite jusqu'à ce qu'il soit suffisamment fort pour faire des petits et aller se propager ailleurs. Comme une idée.

Il prend l'Oscar de voyage dans ses bras et lui parle.

« Mettez là sur Ebay »... vendre la montre sur internet. La voilà l'idée. Le dernier geste de mes parents, ça a été de me donner cette montre. Pour m'apprendre à mourir. Pour me faire comprendre le sens... non, le non-

sens de la vie. Maintenant qu'on a reçu cette idée, il est temps de la propager, de la partager. Tu vas voir c'est facile.

L'Oscar de voyage trône sur le guéridon.

Ici on a retrouvé l'artisan qui a fait la montre. On lui en a commandé une centaine, pour commencer. Il a mis toute sa famille à la tâche.

Là on a déniché un vieux pêcheur, qui connaît bien les cônes purpurescents. Quand il a vu combien on lui proposait pour élever une dizaine de super limaces et pour en extraire le poison, il est allé au temple, remercier ses dieux.

En ville, on a découvert un crack de l'informatique qui nous a fait un site web inattaquable. Les philippines sont un des pays qui réglementent le plus internet. C'est donc là qu'on trouve les meilleurs pirates, ceux qui savent vraiment contourner les lois. En un mois, tout était prêt. Le premier stock était parti, et tout le monde savait ce qu'il avait à faire.

Il se tourne vers l'Oscar de voyage.

Viens Oscar, on n'a plus besoin de nous ici. Et il reste une chose à faire, là bas. Une chose que seuls pouvons faire.

Ils s'en vont.



Septième Tableau : Conclusion

Conclusion pour Oscar

Oscar rentre, valise à la main et téléphone à l'oreille.

OSCAR :

Oui Mme Marquet, je suis bien rentré, merci.

Pause.

Écoutez, le DVD sera prêt dans une heure, donc vous passez chez moi le prendre et vous l'amenez au graveur. Il est au courant, pas de soucis.

Autre pause, plus longue, entrecoupée de « hum, hum ». Il sort une caméra et la met sur pied de façon à ce qu'elle cadre son canapé et la table basse.

Déjà ? Ben... Commandez-en mille aux philippins et mettez les gens sur liste d'attente, on peut pas faire autrement. Du coup, ajoutez un nouvelle commande de mille DVD au graveur, qu'on puisse avoir les stocks...

Pause. Il sort trois montres comme la sienne qu'il dispose en évidence sur sa table basse. Il déplace la table entre le canapé et la caméra.

Écoutez Mme Marquet, ça, on en a déjà discuté sur le net. C'est votre idée, c'est normal que je vous propose la gérance de cette affaire. En plus, avec vous, je suis certain que la boutique est entre de bonnes mains et qu'elle florira quoi qu'il arrive. Donc arrêtez de me remercier sinon ça va m'énerver...

Pause. Il va devant le cadre suspendu et arrange ses cheveux, le col de sa chemisette.

Bien, on fait comme ça. Merci à vous, Mme Marquet. Oui à bientôt.

Il va poser son téléphone sur le bureau, prend la télécommande de la caméra dans la valise et s'installe dans le fauteuil. Après deux raclements de gorge et trois respirations, il enclenche la caméra, simulée par un cadre de lumière. Sourire vendeur.

Bonjour, je suis Oscar Némó, le découvreur de la Suicide Watch, LA montre à suicide. Et je tiens à vous remercier personnellement d'avoir acheté notre produit.

Il prend une montre et la détaille comme le bonimenteur du début, mais en moins caricatural.

Légère, au design artisanal mais élégant, c'est un objet de charme, que vous pourrez porter le jour, comme en soirée. Ainsi, votre petite dose de poison ne vous quittera plus...

Rire Faux qui tombe à plat.

Mais avant de vous expliquer son mécanisme, une recommandation s'impose. Il n'existe aucun antidote au poison révolutionnaire que nous utilisons. Donc, soyez bien certain de votre décision avant d'enclencher le mécanisme.

Il pose la montre de démonstration.

Le mécanisme de déclenchement est très simple d'utilisation. Il vous suffit de retirer cette languette comme ceci de la placer dans l'autre sens, comme cela. Vous ressentirez une piqûre au poignet, suivie d'une sorte de choc électrique. Ensuite viendront les troubles de l'élocution et de la vision. Et pour finir le décès se fait soit par arrêt des fonctions respiratoires, soit... pour les petits chanceux, par accident cérébral.

Le poison est garanti cinquante ans, et avec cet

ingénieux système, aucun risque de la déclencher par mégarde. Ainsi, vous seuls choisirez le jour et l'heure...

Encore une fois, merci d'avoir acheté notre Suicide Watch, LA montre à suicide. Et... Avant d'en faire usage n'oubliez pas de parler de nos produits à vos amis !

D'un geste discret de la télécommande, il arrête l'enregistrement. Soupire. Il repose la télécommande.

Bien, ça, c'est fait.

Il regarde la languette dans sa main droite, la montre à son poignet gauche et rit, serein, soulagé.

C'est bon, j'ai pensé à tout, je crois que je peux y aller.

Il enclenche le mécanisme. Choc électrique. Puis il pose la main sur son poignet, l'aiguille a provoqué une vive douleur. Il halète et se remet.

La vache !

Il se lève, et une idée le traverse.

Merde ! Ça, j'y ai pas pensé... qu'est ce que je vais dire comme dernier mot ?

Il va devant le cadre.

Attends, attends, attends...

Il tire l'image d'Oscar du cadre. À partir de maintenant, le texte qu'il prononce est tiré de la chanson « Le Dernier Mot », paroles de Bernard Joyet (interprétation et musique de Juliette Nouredine).

J'essaie d'imaginer mes dernières paroles...

Il se dirige vers le canapé et déroule l'image d'Oscar.

Aurais-je le talent, à mon dernier soupir, d'éviter le faux pas : parler pour ne rien dire.

*Il va vers le paravent et le fait pivoter.
Sans doute l'idéal serait de la fermer.*

*Il va vers le bureau et fait apparaître l'image
d'Oscar incrusté dans le panneau face public.
Un Adieu du regard à ceux qu'on a aimé.*

*Il va vers la toile du fond et en lève le drap noir
qui recouvrait les images du puzzle d'Oscar.
Garder pour soi les peurs de ce qui nous attend,*

*Il jette le drap et apporte l'Oscar de voyage côté
Jardin.
Et finir en silence à peu près consentant.*

*Il titube vers le milieu scène. Les picotements,
troubles de la vision et de l'élocution se font ressentir.
Certes, je me tairai si j'en ai le courage, mais vous me
connaissez... Il serait fort dommage...*

*Il contourne le canapé en s'appuyant dessus. Il a
de plus en plus de mal à parler. Il se déplace raidement
vers le milieu de l'avant scène. Crescendo :
...d'aller contre nature... que tradition se perde... une
dernière fois je pourrai dire...*

*L'attaque cérébrale le foudroie dans son
crescendo. Il s'effondre au moment où la bande son fait
que Juliette prend la suite.*

JULIETTE :
(album « Le Festin de Juliette »)
... Merde !
Rideau.

La chanson continue.

JULIETTE :

« Adieu c'était la vie, l'ai-je bien descendue ? »
Sera mon dernier mot et mon dernier salut.
Mais ce n'est pas pressé, mais nous avons le temps,
Car ce que j'ai à dire... Je vais le dire avant.

Le rideau se rouvre comme un rappel.

Conclusion pour le Reflet

Un panneau est placé pour figurer le cadavre d'Oscar. Idéalement, seules les sept images d'Oscar et Le Reflet sont éclairés. Le Reflet se tient à côté de l'image du cadavre. Son costume est le même que celui du cadavre, mais uniquement en nuances de blanc.

LE REFLET :

Ben oui, je suis mort et c'est pas fini.

Ne venez pas croire que je suis le fantôme des noëls passés qui vient pour sauver une happy end en péril. Non : je suis dans cet éclair de lucidité qu'on a juste avant de mourir. C'est fou ce qu'on y voit clair une fois débarrassé de toutes ces glandes, ces hormones, et cette pelote de neurones qui nous sert à réfléchir.

Par exemple, ce seulement maintenant que je comprends que le médecin légiste ne trouvera aucune trace de poison dans mes veines.

Pas la moindre petite goutte... (il rit)

Enfin c'est évident : mes parents étaient peut être bizarres, décalés, voire fous : mais ils n'étaient pas cons. Ils voulaient juste que j'apprenne, que je comprenne... et pour ça pas besoin du poison d'un putain de mollusque

qui vit à pataouet les oies.

Mais j'ai bien appris ma leçon. Si un homme peut se faire mourir de froid, tout seul, comme un con dans un grand bateau pas froid ; je peux bien me provoquer ma petite embolie cérébrale tout seul, comme un grand.

Il va bien rire le légiste. Empoisonné par sa volonté, qu'il devrait mettre dans son rapport. Oh tiens, et sur ma pierre tombale, je veux qu'on grave : « À force de jouer avec la mort elle a fini par se jouer de moi ».

Il regarde le cadavre, un peu impatient.

Voilà.

Je vais pas tarder à mourir là.

Oui, même pour moi c'est long.

Les lumières de la salle s'éclairent faiblement.

Mais plus je meurs et plus je vous vois.

Vous qui me regardez dans ma tête depuis que j'ai croisé un miroir.

Vous qui me jugez a chaque fois que je me vois dans vos yeux.

Je vais mourir et c'est vous qui restez.

Perso, je trouve ça assez injuste. Mais même si j'ignore pourquoi vous êtes là et pourquoi vous êtes venus... Ce que je me demande, c'est pourquoi vous, vous allez avoir la possibilité de vous lever et de partir d'ici... Car je sais une chose : vous, vous le pourrez.

Moi je reste là, mais... je vous garde une place au chaud.

Grand sourire.

À bientôt.

Noir. Musique : « Sweet Dreams » par Berk and the Virtual Band.

Rideau et fin.

À la sortie du théâtre, l'acteur tient un stand où il vend aux spectateurs qui le désirent des fac-similés inoffensifs de la montre.



Les Bonus Empoisonnés

Il y a tellement d'histoires à raconter. J'ai tant d'écrits dans mes archives. Des choses qui expliquent le pourquoi du comment. Des délires qui montrent les farfouillements et tentatives formidable qu'à été cette première.

Dans ces bonus tu trouveras :

Des répliques coupées,

Une grosse interview qui résume tout,

Un petit aveu sur les origines,

Une lettre pour entrer dans des théâtres

Et une deuxième version de la pièce.

Autrement dit : quelques moments choisis du fond de mes tiroirs. Ça peut-être drôle...

Pouhiou

Les répliques coupées

Incipit : un prénom empoisonné.

LE REFLET

J'ai des parents cruels... oui : j'avais des parents cruels. Oscar... Ne riez pas : ce prénom est en train de ravager vos maternités. Ça revient à la mode. Je dois être en avance sur mon temps. Imaginez : dans vingt ans, il y aura plein de petits Oscar qui cotiseront pour vos retraites. Nous seront partout parmi nous : nous viderons vos poubelles, maketiserons votre frigo et piquerons le pain de la bouche de ceux qui ont un prénom honnête.

Colère : une gourde empoisonnée

LE REFLET

Prenez ma chérie par exemple. Bien sûr que c'est une gourde. Quand elle parle, on entend sonner les cloches. Mais c'est justement pour ça que je suis avec elle. Oh, j'ai bien essayé d'être avec des nanas aussi... cérébrales que moi. J'ai même essayé un mec, une fois. Deux névrosés ensemble, ça donne rien qu'un beau merdier rempli de mots et de vide.

Marchandages : des religions empoisonnées

OSCAR

Il parle avec la montre comme à un invité.

C'est comme pour les religions. Elles te voient forcément d'un sale œil : tu bousilles leur fond de commerce. Et ben oui : c'est quand même pas nouveau que si les religions existent, c'est parce qu'on a besoin d'expliquer pourquoi on meurt et ce qu'il se passe après. Alors si t'en as rien à foutre de la mort au point de te la donner, forcément tu es le plus grand pécheur au monde.

La montre doit faire une remarque parce qu'il répond.

Oui... Ou alors tu es un martyr ou un saint. Mais c'est quand même plus rare : pour en arriver là faut vraiment se tuer à la tâche...

Marchandages : Une suicidaire empoisonnée

OSCAR

Je t'ai déjà parlé de Marianne ? Marianne, c'est une copine qui pourrait écrire un livre : « Comment se rater en Beauté ». Ce serait un carton. Une fois, elle a voulu se pendre à la tringle à rideau. Bon jusque là tout va bien. Sauf que Marianne, elle fait 1m50... au cube. Elle doit bien peser son quintal, mémère... Ben oui : du coup la tringle a lâché, elle se l'est reçue sur la tête. C'est madame Marquet qui l'a retrouvée assommée contre son radiateur. Elle a eu neuf points quand même... Mais le top, c'est a fois où elle m'a appelé.

Dépression : une logique empoisonnée

LE REFLET

Il se déplace à nouveau et joue enfin le

mysticisme, au premier degré.

Parce que selon toute logique, il n'y a aucune preuve de vie après la mort. Oh, bien sur que j'ai entendu parler du grand tunnel, avec la lumière au bout et les petits anges qui font cui-cui... Mais quand je vois ce qu'un simple champignon peut provoquer comme hallucinations, je me dis qu'une bonne dose d'adrénaline dans un cerveau au service de réanimation, ça doit bien faire planer aussi...

Il regarde le public avec le sourire de ceux qui, après avoir lâché une caisse, s'amuse de la gêne dans l'assemblée. Grand sourire.

Voilà.

Sympa non ?

C'est mignon toutes ces petites histoires qu'on se raconte pour endormir bien tranquillement notre conscience... Notre conscience d'être de toutes petites choses insignifiantes, et périssables. Parce que si on y réfléchit logiquement, le sens de la vie est absurde. Notre vie, que ce soit dans son origine ou dans son but, est absurde... Et la seule réponse logique qu'on puisse apporter à une telle absurdité, c'est de se foutre en l'air.

Un temps.

Le masque du professeur/enfant tombe, pour revenir dans le registre de la gravité.

Voilà où mène la logique. La logique est une chose nocive pour la santé mentale. On devrait le placarder sur les bouquins de maths et sur tous les livres de contes : « la logique tue ». Alors pourquoi est ce que j'en ai tant besoin ? Pourquoi ce besoin de comprendre ce que je fous là, et ce que je devrais y faire ? Pourquoi ce besoin de mettre du sens dans ma vie ? Ce besoin de me raconter une histoire parce qu'elle, au moins elle sera logique, et

donc elle sera plus jolie qu'une vie chaotique et insensée ?

Maintenant il témoigne, touchant.

Je me racontais un joli conte, et mes parents y ont ajouté un élément qui ne cadre pas. Une montre avec des aiguilles qui tournent à l'envers. Et le pire de tout, c'est que je ne peux pas reprendre l'histoire depuis le début. Je dois continuer à tisser mon scénario, même quand les choses vont beaucoup trop loin. Il faut que je comprenne pourquoi. Il faut que je comprenne pourquoi ils m'ont fait ça.

Acceptation : des vies empoisonnées

Oscar

Non, euh... ce que je veux dire, c'est que j'ai enfin compris que l'humain est un être hautement périssable. Évidemment, on m'avait bien dit que les gens meurent un jour. C'est juste que, jusqu'à cette montre, je croyais pas faire partie de les gens. J'avais pas capté qu'il y aurait un jour, un dernier jour pour moi aussi.

Mais c'est pas plus mal. Au moins, en attendant, je vais essayer de faire des trucs qui m'éclatent.

Un auteur empoisonné

Interview sur la création de Tocante

Ce papier a été réalisé par l'association Toulousaine Art For Rats, à l'occasion de la création de la pièce, en septembre 2008.

« Hier, je suis allé chercher mes parents à l'aéroport... dans un sac.

Deux urnes. Des cendres.

Vous allez rire : il y a pire.

Avant de se supprimer, ils m'ont légué une machine à suicide.

Une montre.

Avec un mécanisme spécial qui, si je le déclenche, enfoncera une

aiguille empoisonnée dans mes veines.

Ma mère a sans doute voulu se venger du collier de nouilles vert et

rose qu'on m'a forcé à lui faire quand j'étais en centre aéré... »

Oscar Némo, personnage principal de Tocante – Un Cadeau Empoisonné.

Cela vous intrigue ? Nous aussi l'avons été, c'est d'ailleurs pour cela que nous avons décidé d'aller à la rencontre de l'auteur et personnage principal de cet étrange pièce, Pouhiou, dans le rôle d'Oscar Némo.

...Voici un extrait de l'entrevue ...

ART FOR RATS : Parlons de Tocante... comment est née cette pièce ? Quelles ont été tes influences ?

POUHIOU : Pendant trois jours j'ai été obsédé par une idée... celle d'un mec, qui aurait un objet lui permettant de se donner la mort à n'importe quel moment ! J'ai donc été voir un ami, Stéphane Dardé, qui joue d'ailleurs dans Les Malpolis, pour lui en parler. Son regard sur cette idée m'a poussé à la développer.

L'idée dérangeante est : que ce n'est pas la vie qui n'a pas de sens, mais c'est nous qui avons besoin de lui en trouver un. Le suicide est une des libertés que nous possédons, mais il faut se poser les bonnes questions : est-ce que je veux me suicider parce que ça ne va pas avec mes parents, ou est-ce parce que je n'ai plus envie de vivre ? Car si l'on résout le problème... veut-on toujours en finir ?

Tocante montre un personnage qui doit affronter sa finitude. La pièce se situe un peu entre « carpe diem » et « No future », deux notions différentes mais pourtant complémentaires !

Concernant les influences je citerai principalement le film ShortBus, de John Cameron Mitchell, et le livre La Science du Disque-Monde 2, The Globe de Terry Pratchett. Il y a aussi la chanson « Le dernier mot », de Juliette Nouredine (paroles de Bernard Joyet), que j'écoutais en boucle avant de trouver l'idée de la pièce.

ART FOR RATS : Combien de temps as-tu mis pour l'écrire ?

POUHIOU : Une semaine !! Mais pendant deux, trois mois, j'ai fait beaucoup de recherches, notamment sur le

deuil, le tabou du suicide, les poisons... Il fallait trouver un excellent poison pour la montre, et en cherchant sur internet j'ai trouvé les conotoxines ! Ce poison est sécrété par des escargots de mer nocturnes qui vivent dans les plages de l'indo-pacifique. Le poison agit sur les neurones, d'où la rapidité et l'efficacité. J'ai également lu les travaux de Élisabeth Kübler-Ross, la psychiatre qui a inventé les soins palliatifs modernes.

Ensuite pendant un mois l'idée a fait son chemin... les idées mûrissaient, j'affichais de grandes feuilles et des post-it partout sur mon mur blanc pour dispatcher les idées, construire le plan. Parfois j'écrivais pendant quelques jours, puis plus rien et je reprenais après. Mais je n'ai passé que 7 jours devant mon clavier.

ART FOR RATS : Dans quelles conditions te mettais-tu pour écrire ? Avais-tu des lieux, moments ou ambiance de prédilections ?

POUHIOU : Ça m'était impossible d'écrire chez moi !! Alors je m'imprimais la documentation dont j'avais besoin, je construisais le plan de la pièce lors de randonnées... Puis un pote de Nancy m'a invité à venir chez lui, et c'est là que j'ai commencé l'écriture de la pièce ! De retour à Toulouse j'allais écrire chez un ami. Quand j'étais chez moi je devais m'imaginer ailleurs.

Lors de l'écriture, j'étais très concentré, je m'exerçais à faire les différentes voix pour trouver les tons des personnages... tout en faisant les cent pas ! Autant vous dire que les amis qui m'ont hébergé pour l'écriture on eu l'impression d'être face à un dingue !

ART FOR RATS : Peux-tu nous parler du « rire-réflexion » évoqué dans le dossier de diffusion ?

POUHIOU : Cette idée est un peu liée à Terry Pratchett, auteur de fantasy, science-fiction... Il y a de l'humour et de la philosophie en quelque sorte, car une petite blague amène à une réflexion. L'humour permet la distance nécessaire pour réfléchir. Quand le rire est calmé, on se dit que ce n'est pas si fou, et on creuse ! Je ne voulais pas de la tragédie pure et simple. Le rire était la solution la mieux adaptée pour faire passer un message, sans être docte.

ART FOR RATS : D'où vient l'idée d'immiscer la photographie dans Tocante ? Quel est le rôle de ses photos ?

POUHIOU : Dans Tocante, on suit la vie d'Oscar. On le voit vivre, puis sa vie se fige pour laisser apparaître son « Reflet ». C'est celui qui est à l'intérieur d'Oscar, de l'autre côté du miroir. Celui qui prend de la distance avec le train de la vie pour se poser et réfléchir à ce qu'il se passe.

La photographie m'a semblé le meilleur procédé scénographique pour faire comprendre au public qu'on aborde un autre personnage. Des photos apparaissent sur scène, montrant Oscar figé dans sa vie, et l'on voit que c'est le Reflet qui prend le relais, s'adresse à nous.

ART FOR RATS : « Tocante »... d'où vient ce nom ? Et celui d'Oscar Némó, a-t-il une signification particulière ?

POUHIOU : Au commencement de la pièce, je ne pouvais pas écrire les mots « suicide » et « montre ». « Tokei » signifie montre en japonais, ça a donc été mon titre de travail au début.

Ensuite il a fallu trouver un « vrai » titre. J'avais déjà le sous titre : « Un Cadeau Empoisonné ». Mais pour le titre, on est passé par les pires idées dont « La Mort en Héritage » (jeu de mot avec un vieux téléfilm français et la chanson de Nana Mouskouri).

C'est en ouvrant un dictionnaire des synonymes au mot « montre » que j'ai trouvé « Tocante ». J'adore les mots désuets, et la ressemblance phonétique avec « Tokei » était parfaite.

Concernant Oscar, je voulais un prénom un peu vieillot, pour le trip du mec qui en veut à ses parents de l'avoir appelé ainsi. Oscar convenait. Et l'étymologie de ce prénom est un mélange de divinité nordique dont l'attribut est la lance, et du scorpion, l'animal qui peut mourir de son propre venin... Cela décrivait parfaitement mon personnage.

Quant à son nom, « Némé » veut dire « personne » en latin. Car Oscar peut être en chacun d'entre nous.

ART FOR RATS : As-tu des révélations concernant le 2ème volet de Tocante ?

(Nous rappelons que Tocante est la première partie d'un triptyque, c'est-à-dire trois pièces, dont les suites ne sont pas chronologiques mais ont toutes un lien : Mme Marquet la concierge, dont les trois locataires vont être confrontés à un objet qui va bouleverser leur vie...)

POUHIOU : Je ne peux pas en dire trop là-dessus car elle est encore en cours d'écriture, et donc il y a des possibilités de changement ! En tout cas il y aura un duo sur scène, avec des dialogues, une confrontation entre un Homme et un Ange. Le thème tournera autour du sexe et de ses tabous, de l'animalité et des pulsions, des

problèmes liés à celles-ci, et aussi du désir masculin et du rejet du désir...

Il y a aussi la thématique de la disparition du désir pour autrui, de devenir asexué de par l'utilisation d'un sex-toy spécial, meilleur qu'un partenaire.

La première pièce parle du choix de la mort, la deuxième parlera donc du choix de la vie, en ce qu'elle bouillonne en nous.

L'origine de la pièce

Pour le tout premier dossier de presse de la pièce, l'idée était qu'Oscar questionne toute l'équipe créative. Pouhiou a donc joué les schizophrènes en se confrontant à Oscar. L'extrait qui suit a été purgé de ce dossier de presse. L'auteur l'a repris et développé à l'occasion de cette compilation.

OSCAR : Alors ça, c'est un peu facile... Tu n'as qu'à dire que ce n'est pas de ta faute, tout ce que tu me fais vivre. Il faut être malade de la tête pour inventer tout ça !!! À moins qu'en fait, ce ne soit ta vie que tu racontes...

POUHIOU : Alors... Oui, il faut être « malade de la tête » et non, ce n'est pas autobiographique. Quoique...

Bon : je m'explique.

Je me souviens très bien du jour où je suis mort : à 25 ans, vers la fin de l'année 2006. D'aucuns diraient que j'étais suicidaire, à l'époque. Je ne suis pas d'accord. C'est juste que je ne comprenais pas cet engouement qu'ont les hommes à l'idée de vivre. C'était une période où je sentais très fort que vivre ne sert à rien.

Tant de fois je me suis vu en train d'envoyer ma voiture contre un mur... À chaque virage, les gestes me venaient tout seuls : déboucler ceinture, appuyer sur l'accélérateur, tourner volant vers mur, traverser pare-brise au ralenti, le soleil faisant briller éclats de verre et gouttes de sang... et rencontrer mur.

Ce n'était pas la première fois que je vivais ce genre de période... « critique », où je fantasme d'en finir. Mais un

jour de novembre 2006 ce fut tellement précis, réel, fort et détaillé que c'est arrivé.

Je suis mort.

Et ma voiture n'a jamais rien eu.

Dans ma tête, je suis mort.

Si je suis toujours là, c'est que la vie n'est pas au courant de la nouvelle. Alors j'ai décidé d'en profiter... Maintenant, je ce que je vis, c'est du bonus.

C'est en ça que ma vie ressemble à ton histoire. Cette histoire, c'est celle d'un mec qui fait le deuil de lui-même de son vivant. Qui accepte sa mort future mais inéluctable pour mieux vivre sa vie. C'est une chose que vivent beaucoup de grand malades, de rescapés, d'accidentés... Sauf que dans mon cas l'accident est mental.

Après... la pièce n'est pas autobiographique. Bien sûr, je l'ai nourrie de détails que j'ai vécus, ou que j'ai glanés dans la vie des autres... Mais l'intrigue en elle même est une pure invention.

La lettre d'Oscar

Afin de faire naître la pièce, il a fallu contacter des théâtres pour leur demander d'accueillir l'équipe. Pouhiou étant un planqué timide, il s'est caché derrière Oscar afin qu'il en fasse lui-même la demande. Voici la lettre que de nombreux théâtres toulousains ont reçue, et qui a retenu l'attention de Didier Albert, Directeur du Théâtre de Poche de Toulouse.

Madame, Monsieur,

J'ai décidé de venir me supprimer chez vous.

Que je vous explique... Mes parents m'ont fait un sale coup : ils sont morts. Remarquez, ils sont plutôt coutumiers du fait – je parle là des sales coups, ils ne sont malheureusement décédés qu'une seule fois. Entre autres crasses, ils m'ont appelé Oscar (oui... comme le méchant du Roi Lion), ils ont tout fait pour que je construise mon foutu bonheur, etc, etc...

Leur dernière trouvaille est posthume : avant de se supprimer, ils m'ont légué une machine à suicide. Une montre avec un mécanisme spécial qui, une fois déclenché, enfonce une aiguille empoisonnée dans mes veines... Ma mère a sans doute voulu se venger du collier de nouilles vert et rose qu'on m'a forcé à lui faire quand j'étais en centre aéré.

Bref. Cette montre m'obsède. Quand je me regarde

dans la glace, j'ai l'impression que mon reflet me parle. Il me dit que je suis une denrée périssable. Que si je touche le fond, il me prêtera une pelle que je puisse continuer à m'enfoncer, à mon propre rythme. Il m'incite à fomenter des projets...

J'ai comme projet de vivre mon histoire chez vous, et de me tuer sur votre scène. De préférence plusieurs soirs d'affilée. J'ai un auteur qui veut m'incarner, moi et tous mes proches. Il faut dire qu'à la base il est comédien. Il connaît même quelques personnes qui seraient intéressés par le projet. Mais pour cela, ils nous faut à lui et à moi un lieu où résider.

J'aimerais bien venir préparer mon suicide sur vos planches. Je ne viendrai pas seul. Mon reflet, mes amis sociopathes de luxe et celle qui m'appelle « mon roudoudou d'amour » m'accompagneront. Si vous partagez cette envie, ou si vous voulez simplement connaître mon histoire, vous pouvez parler à mon auteur : il a la même voix que moi. Il s'appelle Pouhiou et son téléphone répond au numéro 06.XX.XX.XX.XX.

Ceci n'est pas une blague.

Et encore moins un appel au secours, car à la fin : je meurs.

Bien à vous,

Oscar Némó

(personnage principal de « Tocante – Un Cadeau Empoisonné »)



Tocante, Un Cadeau à Part

Très vite après avoir créé Tocante – Un Cadeau Empoisonné, j'ai ressenti le besoin intime de sortir la pièce des planches. Avoir la possibilité de l'amener vers les gens, chez les gens, particulièrement ceux qui ne vont pas au théâtre. Réflexe d'un théâtrien de la rue, je suppose...

Du coup, adapter Tocante en une version « théâtre en appartement » s'est imposé à moi. Ce ne fut pas chose aisée : Tocante a une scénographie (décors, son & lumières) très pensée dès l'écriture. Certaines répliques sont même écrites en fonction d'un décor assez lourd, inutilisable hors scène.

Il m'a donc fallu revoir toute la structure de la pièce sans en détruire cet équilibre que j'avais tant sué à trouver.

Il en résulte cette version « à part » de la pièce, qui curieusement s'est alourdie en s'allégeant. Une version plus courte, donc, mais aussi plus profonde et énergique, que je tiens à mettre ici dans son intégralité, malgré les redites. Bravo à qui aura eu la témérité de tout lire.

Pouhiou.

Tableau 1 : Incipit à part

Un lieu intime (jardin, salon etc...)

Un fond de scène.

Le public est placé.

Sur cette scène improvisée, un fauteuil, une table basse et un ordinateur portable dessus.

En avant-scène, côté cour, un cadre sur pied, assez grand. Un système rotatif montre si il s'agit d'Oscar (côté miroir) ou du Reflet (côté photo).

Pour l'instant, il figure un portrait d'Oscar. Car c'est le Reflet qui parle.

LE REFLET :

Bonsoir... Bien installés ?

Laissez-moi vous présenter Oscar.

Oscar, c'est cet adulescent, de 25-35 ans, à gros pouvoir d'achat. CSP ++.

Il a tout pour réussir.

Il est blanc, occidental, hétérosexuel, agnostique, et vient d'un milieu relativement confortable...

Et en plus il est plutôt beau gosse, non ?

Enfin, moi je trouve.

Et je suis bien placé pour le savoir : Je suis son Reflet.

Celui qui se trouve de l'autre côté du miroir...

C'est vrai que lui et moi, on se ressemble...

Comment vous expliquer la différence ?

Moi, je suis cette personne dans le miroir qu'on ne regarde jamais droit dans les yeux. Celui qui, derrière la glace, cogne et hurle, mais que l'on n'entend pas. Qu'on n'écoute pas. Oh, bien sûr, certains d'entre vous croient qu'on peut nous entendre si on a un divan, un vieux barbu dans son fauteuil et un chèque pour sceller la

séance... Mon cul.

Oscar, c'est ce jeune homme qui fait tout pour paraître normal. Et il se donne du mal, le bougre. Il a un travail pas trop absurde, un appart pas trop mal rangé, une petite amie ni trop moche, ni trop conne... quoique... Et puis surtout : il sait toutes les phrases qu'il faut dire pour être bien poli aux yeux des gens...

À une personne du public :

Bonjour, Mme Marquet, alors comment ça va votre hanche ?

À une autre, concerné :

Et les enfants ? Ah ben oui, hein, à cet âge c'est du soucis...

Encore une autre, l'air passionné :

Ah?... Et comme ça vous avez pu le déduire des impôts ? Pas mal...

Une dernière, béat d'admiration feinte :

J'adore vos rideaux !

Et moi quand j'entends tout ça, je ris.

Imitant Le Oscar social :

« Il vaut mieux en rire que d'en pleurer, non ? »

Mais grand dadais ! Ça fait trois jours que j'essaie de te prévenir...

Et toi qu'est-ce que tu fais ? Tu me regardes tes premières rides ? Mais depuis le début cette histoire elle sent mauvais !

Que je vous explique :

Il y a trois jours, il, enfin... nous, enfin... je suis allé chercher mes parents à l'aéroport.

Dans un sac.

Deux urnes. Des cendres.

Mes parents étaient aux philippines, sur les traces de leur lune de miel, pour leurs trente ans de mariage. Oh, le monsieur de l'ambassade m'a bien dit ce qui s'était passé... Ils se promenaient, la nuit, sur la plage, et ils se sont fait piquer par un escargot de mer.

Et bien, oui : aux philippines, le bulot, ça tue. Le conus géographus, que ça s'appelle. L'animal qui produit le meilleur poison au monde... Eh ben il a fallu qu'il pique chacun de mes parents, et chacun au poignet s'il vous plaît. Ne me demandez pas ce que mes parents faisaient, la nuit, allongés, sur la plage, je veux même pas l'imaginer.

...
C'est quand même une mort à la con, hein...
Tué par le mollusque le plus dangereux du monde.

Bref... Trois jours plus tard, nous en sommes là.

Ce grand couillon se récuré les narines devant la télévision, et se se persuade qu'il ne peut pas tomber plus bas.

Et moi... Moi, je vois le coup venir... Plus bas ? Mais t'es loin de t'imaginer la profondeur abyssale des conneries qui t'attendent, mon gars.

Tiens, ouvre la porte au facteur, qu'on rigole, un peu.

*Il tourne le cadre pour en faire un miroir.
La vie d'Oscar prend le relais.*

Tableau 2 : Choc, Dénî à part

LE FACTEUR :

Entre, un colis entre les mains.

Eh bonjour jeune homme... Oh ! On est po du matin, hein ? Madame Marquet m'a dit pour vos parents... C'est toujours les meilleurs qui partent en premiers.

OSCAR :

En aparté.

Visiblement, oui.

LE FACTEUR :

Bon ! Ben v'la quelque chose qui va vous redonner l'sourire. Un p'tit colis qui vous vient direct des philippines. C'est qu'y'a du monde qui pense à vous même à l'aut' bout du globe. Si vous voulez bien signer là...

OSCAR :

Signant, d'une voix blanche.

Des Philippines ?

LE FACTEUR :

Ben vous avez pas l'air dans votre assiette dites donc. Eh, faites vous porter pâle. Comme je dis toujours : un jour de repos, c'est pas de l'abus, c'est de l'entraînement pour la retraite ! Allez, bonne journée mon gars.

Oscar regarde le facteur sortir, le colis dans les mains. Avec la précaution d'un démineur, il le pose sur la table basse et s'assoit dans le canapé. Comme dans un rêve, il tâtonne pour attraper son téléphone et compose un numéro.

OSCAR :

Allô, Jérôme ? Oui, c'est moi je... Ben non ça va pas. Je... je viens de recevoir un colis de mes parents. (pause) Oui, je suis sûr, c'est bien l'écriture de ma mère. (pause) Mais je sais pas je l'ai pas encore ouvert... (pause) Ouais t'as raison.

Il ouvre le colis, et en détaille le contenu.

Ben y'a rien qu'un DVD et la montre de mes parents...
(pause) C'est une montre qu'ils ont toujours eu au poignet tous les deux, un peu comme une alliance.
(pause) Non, c'est pas un film, c'est un DVD enregistré...
(pause) Ben non. (pause) Mais non je te dis qu'il n'y a pas de mot ! Bon, écoute, je suis pas prêt à revenir bosser aujourd'hui, tu me couvres ? (pause) Merci, vieux, t'es un pote. Ouais je te dirai. Oui a plus.

Il raccroche, en soufflant.

Pffffff... Putain !

Il prend la montre, la détaille. C'est un objet artisanal, à mi chemin entre le bracelet d'esclave et le ruban de moebius. Les larmes lui montent aux yeux. Il la repose, prend le DVD, le fait tourner quelques instants entre ses doigts. Puis, se décidant, il le sort de son blister pour le mettre dans l'ordinateur. Il s'installe dans le canapé. Il envoie le film et prend la montre qu'il tripote, comme un doudou.

Les voix du DVD sont pré-enregistrées, off.

LA MÈRE :

Ça tourne, là ?

LE PÈRE :

Oui, oui... Attends, j'arrive.

LA MÈRE :

Salut mon fils !

LE PÈRE :

Salut, fiston.

OSCAR :

Gorge serrée, yeux embués.

Salut m'man, salut papa.

LA MÈRE :

Bon, si tout va bien, au moment où tu regardes ce film, on est mort.

OSCAR :

Ignorant qu'il s'adresse à un écran.

Pardon ?

LE PÈRE :

Ben oui, on t'as toujours dit qu'on mourrait un jour. Et comme tu le vois, ce n'est pas si grave... Ta mère et moi, on avait envie de partir en pleine forme, tous les deux, en amoureux et au soleil...

LA MÈRE :

Alors bien sûr, on te laisse, tout seul, derrière, mais papa et moi on s'inquiète pas. Tu es quelqu'un de bien, et ça a été un bonheur de t'élever et surtout de te connaître.

Oscar éclate en sanglots.

LE PÈRE :

Et voilà. Maintenant qu'on a réussi tout ce qu'on avait à faire ici-bas, il est temps de tirer notre révérence. Mais avant de partir, il nous reste une dernière chose à te léguer.

LA MÈRE :

On t'a donné la vie, tu l'as pas choisi. Alors avant de partir, on veut te donner la mort.

OSCAR :

Réagissant à contre temps.

Quoi ?

LE PÈRE :

Avec ce DVD, on t'a envoyé une montre. Tu l'as

sûrement reconnue, c'est la montre qu'on s'est fait faire ici, il y a trente ans, durant notre voyage de noces. Et bien on en a fait faire une autre, pour toi.

Oscar serre la montre contre lui, dernier vestige de ses parents.

LA MÈRE :

Si tu regardes bien, près du remontoir, il y a une petite languette. Surtout n'y touches pas ! Car si tu la retires et que tu la mets dans l'autre sens, une petite aiguille viendra se nicher dans ton poignet, juste dans l'artère qui y passe.

LE PÈRE :

Cette aiguille a été enduite d'un poison. Le meilleur poison au monde, celui d'un coquillage : le conus géographus. Une fois dans dans tes veines, ce poison provoquera une mort rapide et nette.

Durant la réplique suivante, Oscar va prendre la montre du bout des doigts, pour la poser délicatement le plus loin possible de lui. À partir de ce moment, il n'est plus que stupeur, et n'a pas de place pour d'autres émotions.

LA MÈRE :

Tu peux garder cette montre autant de temps que tu veux, le poison ne s'altère pas. Mais si tu l'utilises, sois bien sûr de toi : il n'existe pas d'antidote...

LE PÈRE :

Bon, voilà pour les détails. Le plus important, c'est que maintenant, tu aies la possibilité de mourir à portée de main, et quand bon te semble.

OSCAR :

Incrédule.

Nooon...

LA MÈRE :

Quand à nous on va te laisser. On veut profiter de notre dernière nuit ici avant d'utiliser nos montres. Au revoir, mon chéri.

LE PÈRE :

Adieu, fiston.

TOUS LES DEUX :

On t'aime !

LA MÈRE :

C'est bon là, tu as coupé ?

LE PÈRE :

Non attends, je crois qu'il faut appuyer là...

Le film s'arrête. Oscar fixe la montre, en état de choc.

OSCAR :

Non. C'est pas vrai. C'est pas possible.

Il prend la montre entre ses mains, la regarde attentivement. Soudain il réalise, abattu.

Oh les cons !

Retour au reflet.

LE REFLET :

Bon... OK. On va prendre cinq minutes pour résumer histoire de voir si j'ai tout bien suivi. Donc, mes parents – enfin... les parents d'Oscar... ouais c'est pareil...– Bref : NOS parents ne sont pas morts, ils se sont suicidés. Oui, je sais, le résultat est le même, mais ça fait tout de même une petite différence. Et donc avant de « tirer leur révérence », chose qu'ils avaient planifié depuis trente ans environ, ils m'ont envoyé une petite machine à

suicide...

Il rit.

Excusez-moi. Rien que de le dire ça me fait comme un vertige.

Il rit encore, jaune.

OK, j'avoue, au début, j'ai cru à une mauvaise blague... Je pouvais pas vraiment croire à tout ça. Mais ensuite, je me suis rappelé que mon père à le sens de l'humour d'un Docteur Menguélé, et ma mère la jovialité d'une truite saumonée le jour de l'ouverture le la pêche.

Du coup j'ai fait quelques recherches sur le net. Et bien croyez moi si vous le voulez : c'est bel et bien le « meilleur poison au monde ».

Il présente un panneau avec un schémas du Conus Géographus en grand, avec les effets du poison au dos.

Alors... Laissez moi vous présenter mon nouveau copain : Le Conus Géographus, ou cône purpurescent pour les intimes.

Prendre un assistant pour tenir le panneau.

C'est un escargot de mer pas plus gros que ça, qui se promène, la nuit, sur les plages de l'indo-pacifique. Notre super-mollusque génère avec sa glande un poison, dont il imbibe des petits harpons osseux, qu'il envoie à trois cents kilomètres-heure dans la gueule de ses proies. C'est mignon, hein ?

Et là où ça devient intéressant, c'est quand on se penche sur le poison de super mollusque. Parce qu'attention, c'est pas un poison de molusquette qui s'altère avec l'air ou la chaleur, non... Là je vous parle des Conotoxines ! Le poison qui résiste à tout ! Si j'ai tout bien compris, c'est une sorte de cocktail de molécules, qui en gros, empêchent les cellules de communiquer entre

elles.

Bon, on va pas s'attarder sur les détails, sachez juste que si super mollusque vous en veuX et vous pique : vous êtes mal barrés. Ça se passe en trois temps :

Faire tourner le panneau à l'assistant. Le Reflet s'adresse principalement à l'assistant.

D'abord la piqûre qui provoque un petit choc paralytique, style décharge électrique directement dans les nerfs.

Deuxième phase, le poison commence à agir. Alors vous allez ressentir des fourmillements péri buccaux : les lèvres, le menton, la langue... Et puis vont survenir les troubles de la vision, de l'élocution...

Et troisième phase : vous crevez !

Faire asseoir l'assistant.

Alors là, vu que ce sont les neurones qui lâchent, vous avez deux options. Soit vous vous concoctez une embolie cérébrale de derrière les fagots, dans quel cas, clac ! Vous mourrez net. Soit, si jamais votre cerveau tient le choc, se sont les nerfs des muscles pulmonaires qui prennent leur jour de congé. Et là comme les poumons ne marchent plus (il fait la démonstration) : Asphyxie.

Et tout ça grâce à quelques molécules qui nous ont été préparées par... Le mollusque venu d'Asie...

Alors quand mes parents m'envoient une connerie comme ça, cette... Cette bombe à remontoir...

C'est qui qu'on appelle ?

C'est par qui qu'on se fait plaindre ?

C'est sur qui qu'on se défoule ?

À votre avis ?

Il va tourner le panneau et prendre un sac à main.

Tableau 3 : Colère à part

LA CHÉRIE :

Gourde pressée.

Oh mon chéri, mon pauvre roudoudou, je suis venue dès que j'ai eu ton message. Qu'est ce qu'il y a ? Ça ne va pas, rien qu'en te voyant je peux te dire que ça ne va pas. Même madame Marquet a vu que tu n'allais pas bien.

Elle est assise sur le fauteuil. La lumière de l'écran qui l'éclaire, les sons nous font comprendre qu'elle regarde le film, comme si la scène se déroulait en accéléré sous nos yeux.

LA CHÉRIE :

S'accrochant à son sac, voix blanche.

Et... et tu es sur que ce n'est pas une... mauvaise blague ?

OSCAR :

Mais bien sûr ! Maman a sans doute voulu se venger du collier de nouilles vert et rose qu'on m'a forcé à lui faire quand j'étais en centre aéré... Arrête tes conneries : j'ai vu le notaire. Il m'a dit que dans leur testament, mes parents m'obligent à signer la succession avec la montre au poignet.

LA CHÉRIE :

Mais alors c'est affreux ! Ça... ça veut dire qu'ils n'ont pas été piqués par un coquillage ? En fait ils se sont donné la mort ! Mais c'est vraiment horr...

OSCAR :

Explose.

Mais on s'en fout de ça ! Eux, ils sont morts, c'est facile ! C'est moi qui reste ! C'est moi qui souffre ! Mais pourquoi il faut que ça m'arrive à moi...

LA CHÉRIE :

Mais mon chéri...

OSCAR :

Ah non, il n'y a pas de « mais mon chéri » qui tienne. Tu te rends compte de ce qu'ils me font ? Ils partent et ils veulent m'entraîner avec eux ! Tu réalises qu'il faut que je porte cette... cette merde au moins une fois ? Que je dois la porter pour que avoir ce qu'il me reste d'eux ? Qu'ils relient cette putain de montre au dernier souvenir qu'ils me laissent ? Tu te rends compte qu'après ça je ne pourrai jamais la détruire ? Que je pourrai jamais m'en détacher ? Les salauds...

LA CHÉRIE :

Oh ben ne dis pas ça, mon roudoudou, ils sont morts quand même...

OSCAR :

Ton roudoudou les emmerde ! Avec ce geste ils me privent d'un des plus grands plaisir de ma vie : me plaindre. Avec ça à la maison, comment est ce que je peux déprimer tranquillement ? Comment est ce que je peux broyer du noir alors qu'ils m'ont offert la solution finale ? Je peux plus me rater, bien tranquillement, histoire qu'on s'occupe de moi ; je peux plus faire du chantage au suicide à tous ceux qui m'aiment, je peux plus être futile avec la mort... Putain ! J'ai même plus le droit de dire « plutôt mourir que de faire ça ! »... Parce que mourir, maintenant, je peux.

LA CHÉRIE :

Se repoudre le nez, tranquillement.

Et qu'est ce qu'ils en pensent, tes copains ?

Une pause. Elle soutient son regard.

Ben quoi ? Mon très cher roudoudou, je ne suis pas conne. Je sais très bien que si tu m'en parles, c'est en dernier recours et pour te défouler. Les discussion vraiment importantes, tu les as toujours avec tes amis... Alors ?

OSCAR :

Ben comme toi, ils ont rien compris. Tu connais Jérôme, rien ne peut le perturber... Sa réaction ça a été :

JÉRÔME :

Voix de gaillard.

Bah ! Et alors ? Écoute, si jamais t'as un cancer, ça pourra toujours être utile... Sinon... ben je sais pas, moi, t'as qu'à l'offrir à un ennemi. Attends que ta copine te trompe et pis file la à son amant.

OSCAR :

Sinon j'en ai parlé à Mathias, mais... comme d'habitude il était complètement stone :

MATHIAS :

Défoncé.

Wow ! C'est vachement profond c'que tu me racontes... Ça te dérange pas si je prends des notes ? Faut qu'j'en fasse un roman : ça va être balèze !

OSCAR :

Et puis j'en ai parlé à Alain, mon copain d'enfance, mais il était avec sa conne de femme.

ALAIN :

Paternaliste.

Écoute, je veux pas dire du mal de tes parents, mais... ils ont toujours été dingues. Alors une fois de plus ou de moins... Dis toi que même si ça fait chier, là, au moins, t'es certain que c'est leur dernière lubie.

SA CONNE DE FEMME :

Et voilà les apéros ! Ce doit être dur, pour toi, Oscar. Mais dis moi : cette montre, elle donne l'heure, en plus ?

OSCAR :

Enfin, voilà, tu les connais... je les aime, mais là, j'crois bien que personne ne peut m'aider. Personne ne veut me comprendre.

LA CHÉRIE :

Si tu le dis, roudoudou chéri...

Elle prend la montre, l'examine.

Tu sais... Au fond, c'est rien qu'une montre. Tout dépend de comment tu la regardes. Elle est assez jolie, d'ailleurs.

Elle se lève, prend son sac. Soupir.

Bon, je te laisse utiliser ta vie comme punching-ball, quand tu as envie de te défouler j'aime mieux pas être dans les parages. Au revoir mon amour.

Elle lui envoie un baiser et esquisse sa sortie côté jardin. L'acteur fait demi tour pour se replacer, en tant qu'Oscar, côté cour. Une fois certain qu'elle soit partie, il persifle.

OSCAR :

C'est ça, ouais, casse toi. Fuis, comme les autres.
Connasse.

LE REFLET :

Oui : je suis colère. Je suis rage chauffée à blanc, lave

en fusion qui coule dans mes veines... Aucun de mes amis, personne ne le comprend, mais j'ai toutes les raisons de l'être, non ?

Putain, mais quel genre de parents peuvent faire ça à leur fils ?

Les miens.

Quand j'étais petit, que j'avais une peine, ils ne me disaient pas que les grands garçons ça pleure pas. Ils m'encourageaient : pleure, pleure, défoule toi ça soulage. Et un quand l'autre garçon m'a frappé à l'école ils m'ont fait comprendre qu'en fait, c'était lui qui avait mal. (rire amer) C'est lui qui a mal ? Mais tu la veux ma reebok dans le tibia ?... ah ben non, moi j'avais pas de reebok.

La fois où j'ai couché avec un mec, (pour essayer, quoi) j'en ai parlé à ma mère. Je lui ai dit que c'était bien mais... qu'en fait c'était pas pour moi. En fait, maman, je crois que je suis pas pédé. Et elle, elle m'a répondu : « c'est pas grave mon fils ».

Mais pourquoi est ce que j'ai pas eu droit à des parents normaux ? Vous savez : pétris d'angoisses, de lieux communs et de grandes idées pré-mâchées sur l'éducation ? Ou même des parents indignes : un bon père, bien alcoolique, qui me bat et... et une mère monomaniacale de la serpillière, qui s'endort au lexomil.

Non. Moi j'ai eu pire. J'ai eu des parents qui avaient raison. Des parents à qui je peux rien reprocher. Je leur en veux. Ils m'ont même pas laissé une petite psychose infantile à ronger sur un divan ! Je leur en veux. Je leur en veux de m'avoir éduqué de leur mieux, en faisant fi des autres parents bien pensants. Je leur en veux de m'avoir laissé tout seul avec ma tête bien pleine et mon bonheur à construire. Je leur en veux de cette putain de montre de merde !

...

...

...

Que les choses soient bien claires : je les aime. Mes parents, ma chérie, mes amis... Tous ces cons, là, qui peuplent ma vie, je les ai laissés entrer parce que je les aime. Mais cela ne m'empêche pas de rester conscient d'une chose : je suis seul. Quand la vie nous claque la tête dans le mur, on est toujours seul.

Montrant Oscar.

Je le lui hurle, chaque matin, quand il se taille avec son rasoir. Je le lui hurle à travers la glace : (murmure hurlé) « Tu es seul. Tu es seul. ». Je crois qu'il commence à comprendre. Il est seul, sinon, pourquoi j'existerais ?

Sauf que voilà... À force d'être seul, seul face au tic-tac de cette montre à rebours, je pète un câble. Vous avez déjà essayé de vous endormir dans une chambre d'amis où une pendule égrène les secondes ? Ce son, là : « thuck, thuck, thuck... » qui gonfle, emplit la pièce, assourdi les tympan... Imaginez ce son... multiplié par mille, mâtiné du bruit d'une faux, et qui vient de chacun de vos os... Qui résonne dans votre crâne...

Imaginez maintenant que cela dure depuis trois, quatre, cinq jours... Et vous comprendrez un peu l'état dans lequel je suis le jour où j'ai dû aller voir le notaire.

Tableau 4 : Marchandages à part

OSCAR :

Quoi ??? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est ce que tu veux ? Qu'est ce que tu veux ! Mais t'as vu ta gueule de bracelet d'esclave ? Avec ton tic tac qui va dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ? T'es pas une vraie montre, t'es

un cadeau empoisonné. T'es rien qu'une montre à rebours.

Il va pour la prendre, mais au moment de la toucher, il ne peut pas.

Tu sais que tu devrais être interdite ? Il devrait y avoir une loi contre toi ! Mais qu'est ce que je dis, moi ? On dirait Miss France :

Intonation de Miss Couserans

« On devrait interdire la faim dans le monde et faire des lois contre le sida. Ah... Et puis, j'aime pas la guerre non plus. »...

Y'a des lois contre toi. La « Provocation au Suicide » tu connais ? Et bien oui : t'as une gueule de provocation. Et en France, c'est un délit.

Il coupe la parole à la montre.

Ah non ! Ne viens pas me parler des droits de l'homme et du fameux « droit à la vie »... Les hautes instances ont tranché : la droit à la vie, c'est pas un droit à la mort, c'est un devoir de vie ! Tu crois tout de même pas que les états vont tuer le brave contribuable ! C'est pas rentable... Y'a même eu des pays où le suicide était passible de la peine capitale... Oui t'as bien saisi l'ironie de la chose... Alors viens pas te plaindre.

Il prend la montre et la pose sur le dossier du canapé. Puis il s'assoit à ses côtés. Elle est à hauteur de sa tête. Il parle avec elle comme à un invité.

C'est comme pour les religions. Elles te voient forcément d'un sale œil : tu bousilles leur fond de commerce. Et ben oui : c'est quand même pas nouveau que si les religions existent, c'est parce qu'on a besoin d'expliquer pourquoi on meurt et ce qu'il se passe après.

Il regarde la montre de plus près, et soudain

réalise qu'elle donne aussi l'heure.

Oh putain ! Déjà ? Mais je vois le notaire dans une heure, moi ! Bon. Je vais te mettre. Mais n'en tire aucune gloriole : c'est juste pour le fric.

Il la prend dans ses mains. Regarde l'endroit où il doit y avoir l'aiguille. Tente avec le doigt de voir si ça pique. Avec moult précautions, il la glisse à son poignet. Il prend une grande respiration, ferme les yeux, et tenant son poignet le plus loin possible de lui, il actionne le fermoir. Il devait s'attendre à une explosion ou quelque chose du genre, car il est limite déçu. Mais il garde toujours son bras tendu : on ne sait jamais. Il le pose sur l'accoudoir du canapé, puis s'assied à tâtons, pour se remettre. Il se met à rire progressivement, du simple pouffement au fou rire.

Tu sais que tu es vraiment une mort à la con ? Non parce que j'en ai entendu des façons de mourir complètement débiles, mais là, tu les bats toutes ! T'es même pire que l'histoire du mec qui s'est fait mourir de froid tout seul. Mais si : c'est un mec qui s'est fait coincer dans la cale d'un bateau frigorifique et qui a écrit sur le mur son agonie dans le froid. Comment l'air lui piquait les poumons, comment ses orteils gelaient et cassaient... On l'a retrouvé techniquement mort de froid alors que la cale était vide et que la congélation n'avait pas été mise en route. Il est mort de froid bien au chaud dans son bateau. Mais lui il y croyait. C'est ça le plus important. Mais je suis sûr que tu la connaissais. On l'a tous lu cette histoire, c'est dans ce roman, là, super connu... (il porte la montre à son regard) Ah ouais, chuis con. T'es une montre : tu sais pas lire.

Déçu, il l'enlève. Mais la montre ne quitte pas ses

mains. Il la triture, la tripatouille d'abord timidement puis de plus en plus franchement.

Je t'ai déjà parlé de Marianne ? Marianne, c'est une copine qui pourrait écrire un livre : « Mes Dix Suicides les Plus Ridicules ». Ce serait un carton. Le top, c'est a fois où elle m'a appelé.

Il utilise la montre comme téléphone, d'un côté pour Marianne, l'autre oreille pour lui.

MARIANNE :

Voix tremblotante.

Allô Oscar ? Ça va paaaaaaas.

OSCAR :

Qu'est ce qu'il y a Marianne ? (soupir) T'as pas encore fait une bêtise ?

MARIANNE :

Reniflant.

Si. Je me suis mis la tête dans le four.

OSCAR :

Un temps.

Mais qu'est ce que tu me racontes Marianne ? T'as pas de four !

MARIANNE :

Explosant en sanglots.

Je suis coincée dans le micro ondes...

Il soupire. Parle à la montre les yeux dans les... aiguilles.

OSCAR :

Trois heures il a fallu pour la désencarstrer. Ah le micro ondes, il n'a pas survécu. Il est en pièces, au paradis des micro ondes... Vu comment les pompiers l'ont

éventré, ce doit être le plus grand martyr de l'histoire de l'électroménager.

Bon. On doit y aller toi et moi. Tu déconnes pas, hein ?

Il remet la montre, avec moins de cérémonie que la première fois mais pas tout à fait tranquille non plus. Il lève le bras deux trois fois pour la regarder, comme si il hésitait à l'enlever mais il se ravise. Puis il met son pull. Tire la manche gauche pour couvrir la montre. Puis il la découvre. La recouvre. Fait les cent pas. Il finit par s'effondrer, recroquevillé.

Je peux pas...

Il sanglote.

LE REFLET :

C'est pas que j'aie peur de la mort. Enfin... j'crois pas.

À Oscar.

Tu te souviens quand on chassait avec grand-père ?

Au Public, à nouveau.

C'est à dire qu'il nous montrait les traces des oiseaux pendant que son fusil prenait l'air. Je saurai jamais si il était chargé.

Mon grand père avait le cancer. Il ne se soignait pas : il était médecin. Il savait bien que son asthme l'emporterait avant. On marchait, silencieusement dans sa forêt quand je lui ai demandé si il avait peur de mourir.

Il m'a regardé, et il m'a dit : « Tu sais... Tous les gens qui ont vécu avant moi, quelque que soit l'époque, à n'importe quel point du globe... Tous ont cru qu'il y a quelque chose après la mort. Chacun a inventé sa petite histoire, son après vie. Je vois pas pourquoi je croirais autrement. Alors... maintenant, te dire ce qu'il y a après la mort... j'en sais rien. Mais je sais que j'irai voir. ».

Comme tous les super-héros, mon grand père avait une identité secrète. Le jour il était médecin... Mais le reste du temps, il était conteur d'histoires. Et il contait l'Histoire comme personne.

Il enlève la montre. La brandit.

C'est pas que j'aie peur de la mort, mais ce truc là est dangereux. Elle va nous faire faire une bêtise, mon gars, et ne dis pas que je ne t'ai pas prévenu.

Quand on est revenus de chez le notaire, IL ne l'a pas enlevée. Il l'a gardée toute la soirée. Il l'a retirée juste avant de dormir. Le lendemain, il ne l'a pas remise. Mais plus les jours passaient, plus elle nous appelait.

En un mois, elle nous a entraîné plus bas que terre. Parce que dès qu'une merde nous arrive, on n'a plus qu'une pensée : la déclencher. L'idée fixe. La tentation permanente. Si ça me fait vraiment chier, je n'ai qu'à tirer la languette et la replacer dans l'autre sens.

Chaque jour je m'imagine en train de l'utiliser. Je fais ça partout.

Chez ma boulangère, je m'effondre dans ses miches alors qu'elle me tend ma baguette.

Dans le métro. Aux heures de pointe, devant la porte, je m'écroule et je crève.

Ou même, au pieu, avec ma chérie. Je l'utilise sans qu'elle le voie et je m'effondre sur elle dans un dernier spasme. Ah ouais, chuis con : avec tout ça, je baise plus.

C'est pas que j'aie eu peur de la mort, mais... J'ai tiré la languette trois fois aujourd'hui. C'est comme avec les clopes. Tant que tu tires des lattes sur celles des copains, ou que tu en taxes une de temps en temps, t'es pas vraiment un fumeur.

Mais le jour où tu achètes ton premier paquet... là tu

le canapé, un coussin dans les bras. Il caresse sa montre, posée sur le coussin. Il fait penser à Gollum ramassé autour de son « précieux ».

OSCAR BOURRÉ :

Calme.

Ma pauv' chtit' montre, personne ne nous comprend. Personne ne t'aime. Sauf moi. Moi je t'aime. Et je dis pas ça parce que je suis bourré. Tu es mon amie, et je t'aime.

Il avise le coussin.

Mais toi aussi le coussin tu es mon ami. Et les autres...
LES AUTRES CE SONT DES CONS ! Ils te comprennent pas. Tiens, prends Jérôme par exemple :

Il s'assied correctement et fait comme s'il travaillait sur un bureau.

JÉRÔME :

Rustre.

Bah ! Mais qu'est ce que tu fais encore, avec cette connerie au poignet ? Au début c'était drôle mais là, c'est franchement navrant. Tu te la joues provoc', c'est ça ?

OSCAR :

Au bureau lui aussi, épuisé.

Écoute Jéjé, j'ai lâché l'affaire. Hier j'ai tellement chialé que j'en ai des courbatures. Et c'est comme ça chaque nuit. Alors si mes parents voulaient que je la porte, je la porte et toi, tu la fermes.

JÉRÔME :

Mais fous moi cette merde au panier et va tirer un coup avec ta gonzesse. Toi, tu seras peut être plus aimable, et elle... elle ça lui fera pas de mal : depuis trois mois tu la touches plus. Elle doit être à cran...

OSCAR BOURRÉ :

Riant.

À cran ! Ma « gonzesse » est à cran ! C'est rien de le dire... Elle est tellement chaude qu'on pourrait faire cuire un œuf sur son string.

Il se lève pour devenir Sa Chérie : poitrine en avant, mitraillettes dans les yeux et air pincé.

LA CHÉRIE :

Autoritaire.

Écoute moi bien mon roudoudou ! Soit tu enlèves ta montre et tu me fais l'amour sauvagement maintenant tout de suite ; soit je te pique ta carte bleue et je te vide ton compte... tu sais les dégâts que je peux faire en une après-midi de shopping... (elle entend visiblement une réponse négative, car de frustration, elle ajoute) Rrrah ! T'es vraiment qu'un sale macho égoïste ! (pause, elle a la carte dans les mains) C'est quoi ton code, déjà ?

Elle fait quelques pas mais Oscar bourré fait demi-tour.

OSCAR BOURRÉ :

S'esclaffant.

Et Mathias et Alain ! Ils sont venus me voir tous les deux les cons ! (doigt levé) Non, parce qu'ils s'inquiètent, mes amis.

MATHIAS :

Pseudo-tolérant, toujours stone.

Écoute, man, c'est pas que j'm'inquiète, mais t'es complètement kéblo, là... Et moi j'commence à stagner dans mon roman... Tu peux pas resté collé comme ça...

ALAIN :

Patriarcal.

Si : on s'inquiète. Et ne dis pas qu'on n'a pas le droit

nous sommes tes amis. Mathias a raison, tu peux pas rester comme ça tu es en train de devenir aussi dingue que tes parents...

MATHIAS :

Dis-moi, pour mon roman, j'aimerais bien caser un peu de cul... C'est toujours au point mort avec ta nana ? Ou sinon un voyage... ça te dit pas ? L'exotisme, ça fait vendre...

ALAIN :

Exactement ! Prends des vacances, change toi les idées... Ou trouves-en des bonnes, pour une fois, ça nous changera.

Retour de l'Oscar bourré, milieu scène. Il regarde chacun de ses proches, ou du moins là où ils se trouvaient. Soudain, il va vers le bureau et le balaye du bras, éparpillant papiers et classeurs.

OSCAR BOURRÉ :

Hurlant.

Mais je vous emmerdeuh ! C'est pas parce que j'ai tort que vous avez raison ! Je vous emmerde ! Ah il vous fait chier le ptit Oscar. Ça vous arrangerait, hein, que je crève... J'imagine bien ce que vous diriez à mon enterrement...

Il joue ses proches, un à un, en faisant à chaque fois un pas de côté. Il traverse donc la scène de cour à jardin.

LA CHÉRIE :

Veuve éplorée.

C'était mon roudoudou d'amour... Et il est parti sans même me faire un enfant...

JÉRÔME :

Jouant les gros dur.

Tu fais chier, Oscar. Au boulot ils m'ont collé tous tes dossiers. Tu pouvais pas nous faire une petite tumeur, comme tout le monde ? Au moins, le DRH il aurait eu le temps de se retourner.

MATHIAS :

Éloge funèbre sous THC.

Il a vécu son trip jusqu'au bout. J'espère qu'il a atteint son nirvana avant de rejoindre le Grand Tout. J'ai écrit un roman à sa mémoire. Pour ceux qui veulent le lire, je m'occupe des pré-commandes.

ALAIN :

Défait. Péremptoire.

C'est de ma faute. Je n'ai pas su te faire comprendre que la vie, c'est comme une partie de curling. Il faut balayer dur, beaucoup, avant d'atteindre son but... Et... tu sais... Oui chérie ?

SA CONNE DE FEMME :

L'interrompant.

C'est terrible ce qui lui est arrivé. Mais, dis moi mon chéri, tu sais qui a récupéré la fameuse... « montre » ? (elle suit du regard son mari qui a dû tourner les talons) Juste comme souvenir ?

LE REFLET :

Je sais : quand on en veut à la terre entière, c'est qu'on ose pas s'en vouloir à soi-même...

La vérité, c'est que... Je n'en peux plus... Je peux plus me battre...

Hier, Oscar m'a regardé, droit dans la glace. Il tremblait. Il tremblait et il n'arrêtait pas de me me

demander : « Mais elle est où ma vie ? Elle est où ma vie ? »... Et moi, la seule réponse qui me venait, c'était : « Dans ton cul. ». Parce que moi aussi j'aimerais bien que tout redevienne comme avant : c'était simple.

J'avais des problèmes simples.

Je veux redevenir une catégorie socioprofessionnelle, tiens. Je veux être un adolescent de 25-35 ans à gros pouvoir d'achat. Je veux qu'on me laboure le cerveau à coups de pubs. Je veux que des mannequins à gros nichons me lipposucent le portefeuille ; tandis que des présentateurs de JT m'apprennent à avoir peur pour ne plus penser. Je ne veux plus penser ! (la tension retombe) Je ne veux plus savoir qu'il n'y a aucun moyen de revenir en arrière quand cette fichue montre égrène mes dernières secondes.

Avant ma vie avait un sens. Mais plus j'y réfléchis, et plus LA question s'inscrit devant moi en lettres de feu : Mais Qu'Est-Ce Que Je Fous Là ???

...

Ouais, OK. je me prépare une énorme gueule de bois.

Alors certains d'entre vous vont me dire que nos destins et nos vies ont été soigneusement écrits, dans un grand livre, par Dieu ou un de ses collègues de bureau. C'est bien. Encore faut-il croire que Dieu ait ordonné, dans son plan ineffable, toutes nos gueules de bois.

Car Dieu, c'est rien qu'une histoire qu'on se raconte pour ne pas se taper la tête contre les murs. Et on se raconte tout le temps ce genre d'histoires. Surtout quand il s'agit du grand but de la vie.

C'est quoi le but de votre vie ? Sérieusement, je vous pose la question.

Impro avec le public, sur le but de leurs vies...

Le Reffet participe en donnant diverses réponses qu'il a lui aussi glanées.

==> pas de but (si cela vient du public) :

Sérieusement ? Il n'y a rien qui vous fait vous lever le matin ? Rien qui ne vous donne pas envie de hurler, de fracasser les murs quand vous vous sentez seul ? Vous n'avez pas peur de mourir. Non parce que c'est officiel. Tout le monde, tous ceux présents ici ce soir... On va tous crever.

Je vous envie monsieur. Vous voulez pas une montre ? Ah ben non, j'peux pas : c'est un cadeau.

==> foyer, enfants (le faire dire à La Chérie) :

Dans la réalité je vous rappelle juste qu'on fait des enfants soit pour continuer à vivre à travers eux parce qu'on a peur de mourir ; soit parce qu'on a eu envie de baiser. Quant à la plus belle chose qui puisse vous arriver ici bas, inutile de mentionner que c'est elle qui, un jour, attendra impatiemment la prochaine canicule.

==> créer, participer (le faire dire à Mathias) :

Ah ! Voilà une façon très subtile de dire qu'on a envie de lever la patte ; oui, oui : comme les chiens, donc : pour marquer notre passage en espérant que l'odeur reste bien forte, bien longtemps. Et tout cela afin calmer encore une fois notre peur de mourir.

==> développement personnel (le faire dire à Jérôme) :

Dites moi, ça sert à quoi de se développer si on finit par crever ? À moins qu'on croie à une vie après la mort. Et cette farce-là, on y croit parce qu'on a peur de quoi ? De mourir, exactement.

Mais plus que de mourir on a peur que tout ça, toutes nos vies, ne servent à rien. J'ai peur que ma vie soit absurde parce qu'au fond je vois bien qu'elle a pas de sens. Et moi j'ai besoin de mes histoires, bien agencées, cause-conséquences, chaque chose a une raison, chaque raison a son but... Et si la vie n'est pas logique, le seul moyen de sauver la logique, c'est de supprimer... La vie.

Me supprimer.

Voilà où mène la logique. La logique est une chose nocive pour la santé mentale. On devrait le placarder sur les bouquins de maths et sur tous les livres de contes : « la logique tue ». Alors pourquoi est ce que j'en ai tant besoin ?

Ce besoin de logique si fort, si puissant... qu'il peut m'amener à me foutre en l'air.

...

Me foutre en l'air...

Rire amer.

C'est ce que j'ai fait.

J'ai pris l'avion.

Direction les Philippines.

Pour comprendre.

Tableau 6 : acceptation à part

OSCAR :

Dans un dictaphone.

Ma Chérie. Oui, je sais que tu détestes trouver une de mes petites cassettes dans ta boîte aux lettres, mais j'écris comme un cochon... Et puis je supporte pas ça, tu le sais...

« il fait un temps superbe, j'ai bien bronzé, et la plage où mes parents sont morts est paradisiaque... » Tu vois la carte postale !

Il met le dictaphone en pause et rit.

Dans les films, on voit jamais les mecs qui préparent ce genre de mots. J'aimerais bien savoir si ils se sentent aussi cons que moi...

Il reprend son mot dictaphonné.

Bon, j'imagine tu dois être sortie du boulot, tu écoutes cette cassette sur ton sofa, et vu ce que tu viens d'entendre, tu t'es même servi une vodka-malabar... Ne mens pas je la sens d'ici...

Bref. Je te laisse ce petit mot pour te dire que ça va mieux. Enfin... disons que ça va moins pire. Toute cette histoire m'a sacrément retourné, mais au moins j'en ai tiré une leçon : je vais crever.

Nouvelle pause.

OK... Faut que j'arrête de lui faire peur, sinon elle va péter un câble. Une femme qui appelle son mec « mon roudoudou » est capable de tout... Surtout après l'orgasme international qu'elle m'a simulé avant de partir. Il faut que je la calme. Il faut que je la rassure et... faut que j'la calme.

Il remet le dictaphone en route.

Mais, euh... ne t'inquiète pas, c'est pas grave, toi aussi tu vas crever...

Pause.

Bravo. Ça, ça va la calmer...

Reprise.

Non, euh... ce que je veux dire, c'est que j'ai enfin compris que la mort n'est juste, ni logique... mais c'est pas grave. Elle est déjà là pour chacun d'entre nous, faut pas trop lui en demander, non plus, à la mort...

Tu vois, mes parents, ils se sont pas tués par désespoir, ou par peur de vieillir, ou une connerie comme ça. Je crois qu'en fait, ils avaient juste envie d'écrire eux même le point final. Ils ne voulaient pas se résoudre à l'ennui. Ils avaient envie de savoir quand ils diraient leurs derniers mots, et de les dire ensemble. Pourquoi ils n'en n'auraient pas le droit ? Nous, quand on pense au suicide, on croit forcément que ça se fait dans le malheur. Mais c'était pas comme ça pour eux. Au final, leur mort, c'était plutôt mignon.

C'est Mme Marquet qui me l'a fait comprendre. Quand je lui ai raconté mon histoire, elle m'a dit : « Mais laissez les en paix ! Ils ont eu ce qu'ils voulaient, non ? Et si vous voulez pas de cette montre, mettez là sur ebay. Vous verrez, elle se vendra. J'ai bien trouvé un couillon pour m'acheter la croûte de mon père. »...

Cette Mme Marquet, je sais pas ce qu'on ferait sans elle...

Bon, c'est pas tout ça mais j'ai encore du boulot.

Je suis sur un projet... énorme. Je t'en parle dès que je rentre.

Je t'embrasse très fort ma... pomme d'amour, ton... ton roudoudou qui t'aime.

LE REFLET :

Le premier soir, aux philippines, Oscar et moi on est allé sur LA plage. Il pleurait, en silence, sous la lune. Et, dans les vagues qui léchaient le sable, il m'a vu. Pour la première fois il m'a vraiment vu. Et il a compris. Il a compris que ses parents avaient raison. Il a compris que mon projet, ce projet que je lui souffle depuis la fameuse phrase de Mme Marquet, ce projet, c'est une bonne idée. Comme un virus.

Mon père était biologiste. Vous croyiez tout de même pas qu'ils ont découvert le poison du conus géographus par hasard ? Non, non : c'était son métier. Il étudiait ce qui pouvait tuer l'homme. Quand j'étais petit, il m'a expliqué comment fonctionnent les virus. Il m'a dit que, un virus, c'est comme une idée. Ça se transmet facilement, d'un humain à un autre. Et quand ça rentre en toi, ça trouve un endroit pour se nicher, se développer. Et ça te parasite jusqu'à ce qu'il soit suffisamment fort pour faire des petits et aller se propager ailleurs. Comme une idée.

« Mettez là sur Ebay »... vendre la montre sur internet. La voilà l'idée. Le dernier geste de mes parents, ça a été de me donner cette montre. Pour m'apprendre à mourir. Pour me faire comprendre le sens... non, le non-sens de la vie. Maintenant qu'on a reçu cette idée, il est temps de la propager, de la partager. Tu vas voir c'est facile.

Ici on a retrouvé l'artisan qui a fait la montre. On lui en a commandé une centaine, pour commencer. Il a mis toute sa famille à la tache.

Là on a déniché un vieux pêcheur, qui connaît bien les cônes purpurescents. Quand il a vu combien on lui proposait pour élever une dizaine de super limaces et pour extraire leurs fléchettes empoisonnées, il est allé au

temple, remercier ses dieux.

En ville, on a découvert un crack de l'informatique qui nous a fait un site web inattaquable. Les philippines sont un des pays qui réglementent le plus internet. C'est donc là qu'on trouve les meilleurs pirates, ceux qui savent vraiment contourner les lois. En un mois, tout était prêt. Le premier stock était parti, et tout le monde savait ce qu'il avait à faire.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer. Pour faire une chose très importante : trouver à qui confier l'affaire. Je veux bien partager mon héritage, mon petit virus... mais ce n'est pas à moi de le répandre.

Tableau 7 : conclusion à part

OSCAR :

Oui Mme Marquet, je suis bien rentré, merci. Ça y est, j'ai tourné la vidéo d'explications. Oh, je me suis pas embêté, j'ai repris ce qu'avaient dit mes parents dans le film qu'ils m'ont laissé... Oui, dans un vocabulaire plus commercial, je vais pas dire « On t'aime » à tous vos clients, non plus !

Oui, j'ai bien amené la maquette vidéo au graveur... Et le premier stock de montres devrait arriver ce soir... ce qui fait que vous ne devriez plus avoir besoin de moi.

Déjà ? Ben... Commandez-en mille aux philippins et mettez les gens sur liste d'attente, on peut pas faire autrement. Du coup, ajoutez un nouvelle commande de mille DVD au graveur, qu'on puisse avoir les stocks...

Écoutez Mme Marquet, ça, on en a déjà discuté. C'est

votre idée, c'est normal que je vous propose la gérance de cette affaire. En plus, avec vous, je suis certain que la boutique est entre de bonnes mains et qu'elle florira quoi qu'il arrive. Donc arrêtez de me remercier sinon ça va m'énerver...

Pause.

Bien, on fait comme ça. Merci à vous, Mme Marquet. Oui à bientôt.

Il raccroche.

Bien, ça, c'est fait.

Il regarde sa montre et rit, serein, soulagé.

C'est bon, j'ai pensé à tout, je crois que je peux y aller.

Il enclenche le mécanisme. Choc électrique. Puis il pose la main sur son poignet, l'aiguille a provoqué une vive douleur. Il halète et se remet.

La vache !

Il se lève, et une idée le traverse.

Merde ! Ça, j'y ai pas pensé... qu'est ce que je vais dire comme dernier mot ?

Attends, attends, attends...

J'essaie d'imaginer mes dernières paroles...

Aurais-je le talent, à mon dernier soupir,

D'éviter le faux pas : parler pour ne rien dire.

Sans doute l'idéal serait de la fermer.

Un Adieu du regard à ceux qu'on a aimé.

Garder pour soi les peurs de ce qui nous attend,

Et finir en silence à peu près consentant.

On entend la chanson Le Dernier Mot, de Juliette

Nouredine. Il l'interprète en play-back, de plus en plus pris par les effets du poison.

Certes, je me tairai si j'en ai le courage,
Mais vous me connaissez, il serait fort dommage...
.D'aller contre nature, que tradition se perde
Une dernière fois je pourrai dire...

*L'attaque cérébrale le foudroie dans le crescendo.
Il s'effondre.
... Merde !*

La chanson continue, Oscar restant écroulé.
Juliette :
« Adieu c'était la vie, l'ai-je bien descendue ? »
Sera mon dernier mot et mon dernier salut.
Mais ce n'est pas pressé, mais nous avons le temps,
Car ce que j'ai à dire... Je vais le dire avant.

LE REFLET :

Ben oui, je suis mort et c'est pas fini.

Ne venez pas croire que je suis le fantôme des noëls passés qui vient pour sauver une happy end en péril. Non : je suis dans cet éclair de lucidité qu'on a juste avant de mourir. C'est fou ce qu'on y voit clair une fois débarrassé de toutes ces glandes, ces hormones, et cette pelote de neurones qui nous sert à réfléchir.

Par exemple, ce n'est que maintenant que je comprends que le médecin légiste ne trouvera aucune trace de poison dans mes veines.

Pas la moindre petite goutte...

Enfin c'est évident : mes parents étaient peut être bizarres, décalés, voire fous : mais ils n'étaient pas cons.

Ils voulaient juste que j'apprenne, que je comprenne... et pour ça pas besoin du poison d'un putain de crustacé qui vit à pataouet les oies.

Mais j'ai bien appris ma leçon. Si un homme peut se faire mourir de froid, tout seul, comme un con dans un grand bateau pas froid ; je peux bien me provoquer ma petite embolie cérébrale tout seul, comme un grand.

Il va bien rire le légiste. Empoisonné par sa volonté, qu'il devrait mettre dans son rapport. Oh tiens, et sur ma pierre tombale, je veux qu'on grave : « À force de jouer avec la mort elle a fini par se jouer de moi ».

Il regarde le cadavre, un peu impatient.

Voilà.

Je vais pas tarder à mourir là.

Oui, même pour moi c'est long.

Les lumières de la salle s'éclairent faiblement.

Mais plus je meurs et plus je vous vois.

Vous qui me regardez dans ma tête depuis que j'ai croisé un miroir.

Vous qui me jugez a chaque fois que je me vois dans vos yeux.

Je vais mourir et c'est vous qui restez.

Perso, je trouve ça assez injuste. Mais même si j'ignore pourquoi vous êtes là et pourquoi vous êtes venus... Je me demande surtout pourquoi vous allez avoir la possibilité de vous lever et de partir d'ici... Car je sais une chose : vous, vous le pourrez.

Moi je reste là, mais... je vous garde une place au chaud.

Grand sourire.
À bientôt.

Noir. Musique : « Sweet Dreams » par Beck and the Virtual Band.

Fin.

À la sortie du théâtre, l'acteur tient un stand où il vend aux spectateurs qui le désirent des fac-similés inoffensifs de la montre.

